

2 pl  
9850

LE  
CONGO BELGE

ILLUSTRÉ

OU

L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

(AFRIQUE CENTRALE)

SOUS LA SOUVERAINETÉ

DE S. M. LÉOPOLD II, ROI DES BELGES

HISTOIRE DE SA FONDATION

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, TRAITE DES NÈGRES, MŒURS ET COUTUMES  
DES INDIGÈNES, COMMERCE ET OBJETS D'ÉCHANGE

D'APRÈS

LES DOCUMENTS OFFICIELS ET LES RÉCITS DES EXPLORATEURS

OUVRAGE DE VULGARISATION ENRICHÉ DE CARTES ET DE GRAVURES

PAR

ALEXIS-M. G.

AUTEUR D'UN COURS COMPLET DE GÉOGRAPHIE,  
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE DE BRUXELLES,  
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, ETC.

[Goehet]

DIEU ET PATRIE.  
La Belgique est là, partout  
où il y a des Belges.

Conserver la couverture

DEUXIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE, FORMAT GRAND IN-8°

LIÈGE

H. DESSAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE TRAPPÉ, N° 7

1888



LE CONGO BELGE

03  
00  
53

LE CONGO BELGE



S. M. LÉOPOLD II

ROI DES BELGES, FONDATEUR ET SOUVERAIN DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO.

LE  
CONGO BELGE

ILLUSTRÉ

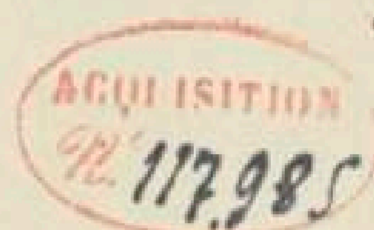
OU

L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

(AFRIQUE CENTRALE)

SOUS LA SOUVERAINETÉ

DE S. M. LÉOPOLD II, ROI DES BELGES



HISTOIRE DE SA FONDATION

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, TRAITE DES NÈGRES, MŒURS ET COUTUMES  
DES INDIGÈNES, COMMERCE ET OBJETS D'ÉCHANGE

D'APRÈS

LES DOCUMENTS OFFICIELS ET LES RÉCITS DES EXPLORATEURS

OUVRAGE DE VULGARISATION ENRICHÉ DE CARTES ET DE GRAVURES

PAR

ALEXIS-M. G.

AUTEUR D'UN COURS COMPLET DE GÉOGRAPHIE,  
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE DE BRUXELLES,  
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, ETC.

DIRU ET PATRIE.  
La Belgique est là, partout  
où il y a des Belges.

---

DEUXIÈME ÉDITION  
AUGMENTÉE, FORMAT GRAND IN-8°

---

LIÈGE  
H. DESSAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE TRAPPÉ, N° 7

—  
1888

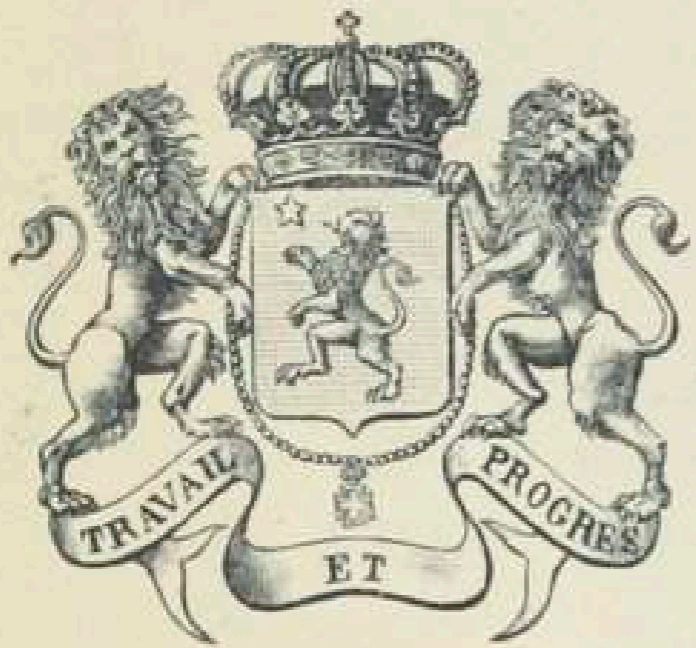


*Tous droits réservés.*

Tout exemplaire non revêtu de la signature abrégée ci-dessous sera  
réputé contrefait

*A. N. 109*





Palais de Bruxelles

Cabinet du Roi

LE 28 NOVEMBRE 1887

MONSIEUR,

*Le Roi m'a chargé de vous transmettre l'expression de Ses remerciements pour le livre : « LE CONGO BELGE » dont vous Lui avez fait hommage.*

*Sa Majesté en a pris connaissance avec beaucoup d'intérêt.*

*Cet ouvrage ne peut manquer d'avoir le succès qu'il mérite, et que lui souhaitent tous ceux qui désirent voir vulgariser l'Œuvre poursuivie au Congo.*

*Agréez, etc.*

*Le Secrétaire du Roi,*

C<sup>te</sup> P. DE BORCHGRAVE D'ALTENA

MONSIEUR ALEXIS-M. G.....

*des Ecoles Chrétiennes*

## PRÉFACE

---

**A**UJOURD'HUI que l'attention publique en Europe est tournée vers les entreprises coloniales, nul Belge ne doit ignorer l'œuvre tentée depuis dix ans par le Roi Léopold II, pour la civilisation des Nègres de l'Afrique centrale, et pour l'extension de notre commerce, qui cherche les débouchés dont nos produits industriels ont grand besoin.

L'union de la BELGIQUE et du nouvel ETAT INDÉPENDANT DU CONGO sous un même souverain, a fait de l'œuvre du Roi une « œuvre belge. » C'est ainsi qu'elle est envisagée même à l'étranger, et il semblerait peu patriotique de rejeter l'honneur qui en revient à notre pays.

En effet, c'est notre Roi qui dirige ce mouvement colonisateur et civilisateur en Afrique ; ce sont nos compatriotes qu'il emploie de préférence comme agents, bien qu'il accepte le concours des autres nationalités. Sur la liste des agents de l'État du Congo, à côté de l'illustre nom anglo-américain de Stanley, figurent les noms de plus de 200 coopérateurs belges. Plusieurs d'entre eux se sont fait déjà une réputation parmi les explorateurs de l'Afrique centrale, et leur exemple excite une noble émulation parmi la jeunesse belge, notamment dans les rangs de l'armée et du commerce. De plus, notre clergé national est désormais chargé de la noble mission d'évangéliser ces contrées. Qui sait si, parmi nos lecteurs, il ne s'en trouvera pas qui, un jour, offriront leurs services à notre Roi, « Souverain du Congo », et voueront deux ou trois années de leur jeunesse à la cause africaine ?

Certes, nous ne voudrions pas les y engager d'une façon irréfléchie ; il ne faut pas leur dissimuler l'insalubrité du climat, les fatigues inhérentes à ces courses lointaines où quelques-uns ont trouvé la fin de leur existence ; mais tous n'y sont pas morts, et

au terme de leur engagement de 2 ou 3 ans, plusieurs agents du Congo, après un repos en Europe, sont retournés volontairement au « Continent noir » ; des missionnaires catholiques y ont passé quinze ans et plus ; de nombreux commerçants anglais, hollandais, allemands et autres y séjournent pour leurs affaires pendant un temps plus ou moins long. Pourquoi les Belges n'en feraient-ils pas autant ?

On se plaint chez nous, et avec raison, que l'agriculture et l'industrie ne fournissent plus de ressources suffisantes à notre population surabondante. Pourquoi craindrait-on les tentatives de colonisation belge au dehors ? Nous ne ferions en cela que suivre l'exemple de tous nos voisins, qui ne rêvent rien plus que l'expansion de leur patrie au loin et y cherchent le salut de l'avenir ?

Les conquêtes coloniales coûtent énormément cher, en hommes et en argent, à la France, à l'Angleterre et aux autres puissances, tandis que la Belgique a été dotée par son Roi, sans bourse délier d'un magnifique territoire en Afrique. Pourquoi n'en profiterait-elle pas, et pourquoi laisserait-elle les étrangers prendre sa place sur un sol qu'elle peut considérer désormais comme un « bien de famille ? »

En somme, on peut dire en ce moment que « tout est belge » dans l'œuvre du Congo : son souverain, ses administrateurs, ses agents, ses missionnaires, ses entrepreneurs de chemin de fer et de services fluviaux, ses capitaux même sont belges. Stanley lui-même, le grand découvreur et l'initiateur des premiers temps, s'il ne l'est pas d'origine, l'est par le résultat de ses œuvres, qui lui méritent bien le titre de « citoyen belge ».

Or, quel Belge ne serait pas fier de tout ce qui relève son nom et sa patrie dans le monde entier ? et quelle œuvre les glorifie plus que celle du Congo aux yeux des nations étrangères, étonnées de voir la Belgique, un pays si petit en Europe, accomplir une chose si grande en Afrique ?

Bref, persuadé que faire connaître le « Congo belge » à ceux qui l'ignorent encore, le faire apprécier et aimer sont une même chose, nous offrons ce travail de vulgarisation d'abord à la jeunesse, toujours avide de récits de voyages, de scènes de mœurs, puis aux hommes d'étude et d'affaires, aux négociants, aux industriels, que les questions scientifiques, politiques ou commerciales intéressent particulièrement.



L'ordre chronologique a été suivi de préférence, comme le plus propre à faire juger des progrès de l'œuvre, en partant des découvertes et des causes premières, pour aboutir aux résultats subséquents. « Quand on est arrivé, dit M. Thiers, à s'emparer des éléments dont un vaste récit doit se composer, l'ordre dans lequel il faut les présenter, on le trouve dans l'enchaînement même des événements : c'est là l'ordre de narration le plus beau, parce qu'il est le plus naturel. »

Ilâtons-nous d'ajouter ici que l'auteur s'est généralement effacé pour laisser parler et agir les explorateurs, les organisateurs et tous ceux qui ont joué un rôle actif dans les affaires congolaises.

Après un premier chapitre d'exposition de la situation générale, c'est Livingstone, Nachtigal, Baker, Cameron, qui nous raconteront les horreurs de la traite des noirs ; Henry Stanley, qui nous dira son odyssée « à travers le Continent mystérieux », Stanley encore et ses collaborateurs Hanssens, Coquilhat, Van de Velde, Van Gèle Storms, Wissmann, E. Dupont, Albert Thys, et avec eux les missionnaires catholiques, qui nous rediront ce qu'ils ont vu et fait sur cette terre lointaine. Nous consulterons aussi des écrivains ou des conférenciers tels que MM. Banning, Delgeur, A. J. Wauters, ainsi que les documents officiels et autres publiés par le *Bulletin officiel de l'Etat indépendant*, le *Bulletin de la Société de Géographie*, ceux des *Missions Catholiques*, et surtout par le *Mouvement géographique*, journal le mieux renseigné sur les choses congolaises.

A la variété des descriptions géographiques et ethnographiques, des renseignements historiques ou commerciaux, nous avons joint l'utilité de plusieurs cartes du Congo, et l'agrément de quelques gravures qui rendent le texte plus intelligible, la lecture plus agréable.

Puissions-nous ainsi avoir contribué pour une part, si petite soit-elle, à populariser « L'ŒUVRE DU CONGO BELGE » !

PRO DEO ET PATRIA.

Première édition, 24 juin 1887

(Deuxième édition, 31 mai 1888.)

# LE CONGO BELGE.

---

## CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

### COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

#### SUR L'ORIGINE ET LA SITUATION ACTUELLE DE L'ÉTAT DU CONGO.

**Résumé historique.** — *Qu'est-ce que l'Etat du Congo? Comment s'est-il formé?*

C'est ce que nous dirons brièvement dans ce premier chapitre, afin d'établir les jalons qui serviront à guider le lecteur dans les descriptions des chapitres suivants. La carte jointe à cet ouvrage facilitera notre tâche, en faisant voir ce que l'on connaît en ce moment de plus certain sur la géographie de la contrée (1).

---

(1) Notre *carte du Congo belge*, très sommaire, ne peut avoir la prétention d'indiquer toutes les localités citées dans l'ouvrage, localités dont l'importance disparaît souvent d'ailleurs, avec l'occasion qui les a fait connaître. Mieux valait s'en tenir aux stations comme aux rivières les plus connues et dont les positions suffisent pour guider le lecteur.

Pour plus amples renseignements, on peut se procurer la *Carte de l'Etat indépendant du Congo*, dressée et tenue au courant par M. Wauters, et publiée par l'Institut national de Géographie, rue des Paroissiens, Bruxelles

En septembre 1876, Léopold II, roi des Belges, avait fondé, avec les représentants des grandes puissances, une *Association internationale pour la civilisation de l'Afrique centrale*, en vue surtout d'éteindre la traite des nègres. — Des stations scientifiques et hospitalières furent d'abord échelonnées sur la route de Zanzibar au grand lac Tanganika, dans la région orientale.

Pendant ce temps le célèbre explorateur anglo-américain, Henry Stanley, parti de Zanzibar, arrivait à Nyangoué, sur le haut Congo, et descendait le fleuve qu'il découvrait ainsi jusqu'à son embouchure sur la côte occidentale (1876-1877).

Léopold II appela Stanley à Bruxelles, où un *Comité d'études du Haut-Congo* (qui prit plus tard le titre d'*Association internationale du Congo*), chargea l'intrépide explorateur de retourner à la côte africaine, avec mission d'y établir des stations et d'ouvrir d'abord un chemin de communication vers l'intérieur, pour suppléer au défaut de navigabilité du fleuve, qu'interrompent les cataractes de Vivi au Stanley-Pool.

En six années d'héroïques efforts, et au prix de grands sacrifices pécuniaires supportés par la cassette royale, ce résultat était obtenu en 1884, lorsque la France et le Portugal élevèrent des prétentions peu justifiées sur une partie des territoires découverts par Stanley.

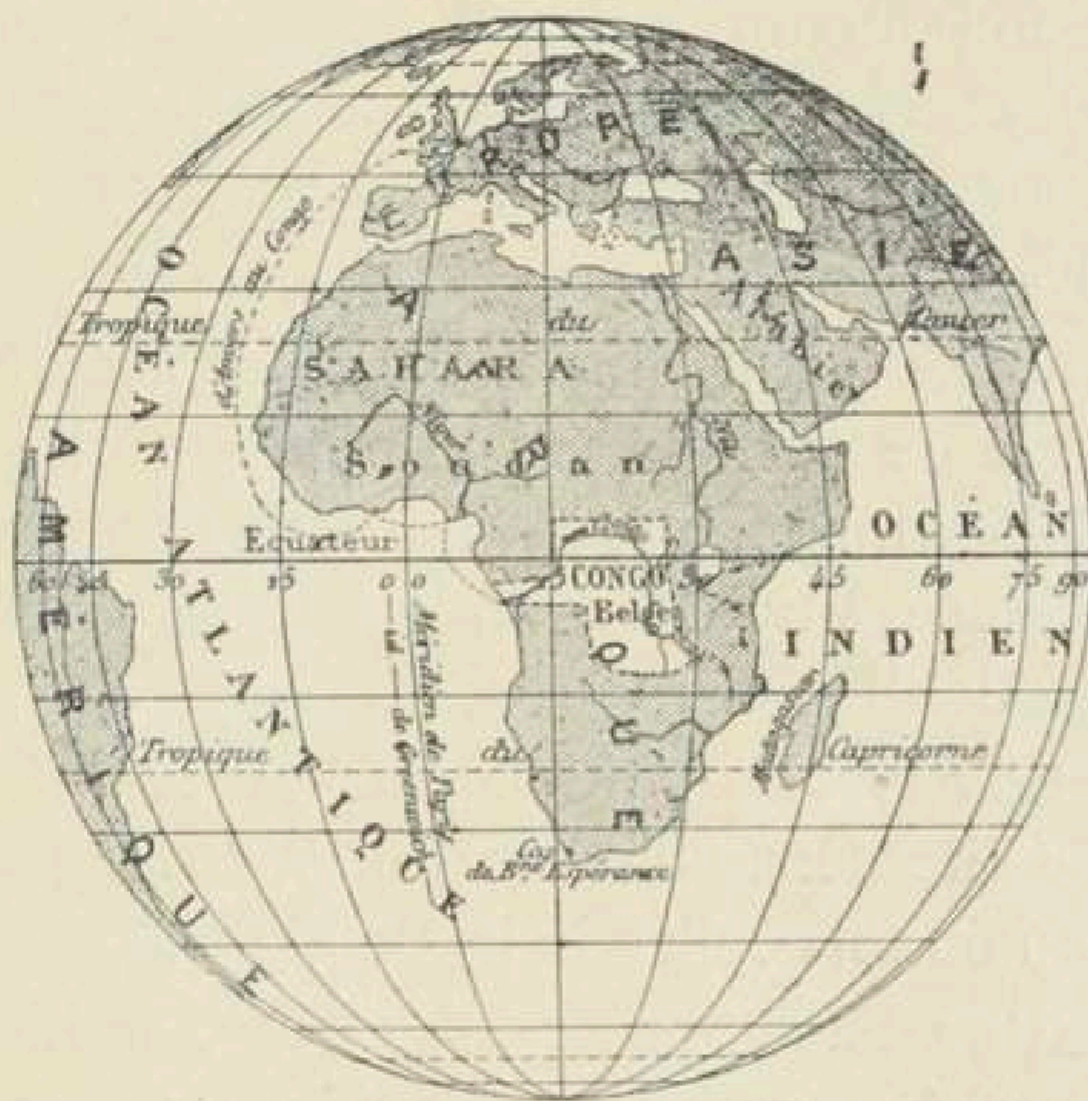
Pour vaincre ces difficultés politiques, sur l'invitation du prince de Bismarck, une *Conférence fut tenue à Berlin*, entre les représentants des 14 puissances suivantes : Allemagne, France, Angleterre, Autriche-Hongrie, Russie, Italie, Belgique, Hollande, Portugal, Espagne, Danemark, Suède, Turquie et États-Unis d'Amérique.

L'*acte général du 25 février 1885*, résultat de cette conférence internationale, consacre la liberté du commerce et de la navigation dans le bassin du Congo, et dans ses prolongements jusqu'aux océans Atlantique et Indien ; la neutralité des dits territoires en cas de guerre, et la suppression de la traite des nègres.

En outre, elle reconnut comme puissance souveraine

l'*Association internationale du Congo*, dont le chef Léopold II, après avoir satisfait aux convoitises de la France et du Portugal, est considéré comme seul ayant droit sur le reste du bassin du grand fleuve, qu'il érigea en **État indépendant du Congo**.

Le 30 avril, les Chambres belges l'ayant autorisé à cet effet, Léopold II prit le titre de SOUVERAIN de cet État ; mais ce titre purement personnel n'engage la Belgique dans aucune responsabilité, tandis qu'il la fait participer à l'honneur de cette fondation africaine.



*L'État indépendant du Congo dans l'Afrique centrale.*

L'administration supérieure du nouvel État, que nous pouvons appeler le « *Congo belge* », est naturellement établie à Bruxelles, d'où elle correspond avec le gouverneur général siégeant en Afrique.

Le chef-lieu de l'État libre est actuellement Boma. — Son drapeau est de couleur bleue et porte une étoile d'or au centre. Ses armes sont les armes personnelles du Roi, auxquelles on a simplement ajouté l'étoile symbolique.

**Bornes.** — L'Etat du Congo est borné conventionnellement :

Au nord par le 4<sup>e</sup> degré de latitude N., traversant une région inconnue ;

A l'est, par le 30<sup>e</sup> degré de longitude E. du méridien de Greenwich (27° 40' de Paris), et par les lacs Tanganika et Bangouélo (rives occidentales) ;

Au sud, par la ligne de partage du bassin, de façon à englober le haut Congo ; et par le 6<sup>e</sup> degré de latitude S. jusqu'au Koango, excluant ainsi le S.-O. du bassin ;

A l'ouest, par le Congo portugais, l'Atlantique, le Congo français et le 17<sup>e</sup> degré de longitude E. Gr., remplacé plus tard par le cours inférieur de l'Ubangi.

Il a fallu céder au Portugal la rive gauche du fleuve, depuis son embouchure jusqu'à Noki (station donnée à l'Allemagne), et à la France, le bassin du Kuilou et la rive droite du Congo et de l'Ubangi, depuis Manyanga jusqu'au delà du 4<sup>e</sup> degré de latitude nord.

Ainsi confiné, l'État libre aboutit cependant à la mer par une bande de territoire au nord de l'embouchure du Congo jusqu'à Manyanga ; il possède le fleuve par ses deux rives entre Vivi et Manyanga, ainsi qu'en amont du confluent de l'Ubangi.

La **superficie** de l'État du Congo est évaluée à près de 2,000,000 de kilomètres carrés, soit environ 4 fois celle de la France, ou 66 fois celle de la Belgique.

Sa **population** est supposée de 20 à 25 millions d'habitants. Ce sont des *nègres* plus ou moins sauvages, nomades ou sédentaires, ceux-ci habitant de grands villages formés de huttes sur le bord des eaux, régis par une foule de chefs ou roitelets, avec lesquels on a eu soin de négocier des traités de paix. Fétichistes ou idolâtres, de mœurs simples, fainéants, cruels, parfois anthropophages, longtemps traqués par les tyrans qui les réduisaient en esclavage ou les vendaient aux traitants Arabes, ces pauvres nègres démoralisés sont cependant susceptibles de progrès ; il s'agit d'abord de les protéger, de les maintenir en paix, puis de les civiliser par le commerce, le travail et l'évangélisation. Des missionnaires catholiques et protestants sont déjà à l'œuvre.

**Orographie.** — L'orographie du Congo est encore peu

connue, car jusqu'ici les explorateurs ont suivi de préférence la voie plus commode des rivières.

Le relief général est celui d'un *vaste plateau* ou d'une plaine haute, dont l'altitude moyenne paraît être de 1000 mètres au sud, vers les grands lacs, de 500 à 300 mètres sur le Congo moyen. Des montagnes sont signalées dans le pays de Cazembé (*Monts Lokinga*), dans le Kasonga et le Maniéma, ainsi qu'aux abords des lacs Tanganika et Albert (*Montagnes Bleues*, 3000 m.). Des chaînes de montagnes enserrant le grand-fleuve aux chutes de Stanley, comme aux chutes Livingstone (entre Léopoldville et Vivi). De Vivi à la mer le territoire forme une plaine ondulée, variée de collines, d'une nature moins riche que celle des plaines du haut Congo. Les plateaux de l'intérieur ont aussi un climat plus salubre que celui des régions inférieures du fleuve.

On comprend que la *ligne de partage des eaux* soit encore indéterminée, entre le bassin du Congo, situé au centre, et ceux du Niger et du lac Tchad au nord, du Nil à l'est, du Zambèze au sud, du Coanza et de l'Ogooué, à l'ouest. Elle paraît formée de plateaux ou de montagnes médiocres plutôt que de hautes chaînes qui seraient difficilement franchissables.

**Hydrographie.** — Sauf peut-être quelques districts du nord-est, tout le territoire de l'Etat libre est contenu dans un seul bassin fluvial, mais d'un fleuve géant, le *Congo*, auquel Stanley aurait voulu appliquer le nom de « Livingstone. »

Le **fleuve Congo** est un des plus grands du monde, tant par sa longueur qui doit dépasser 4000 kilomètres, que par l'étendue de son bassin et le volume de ses eaux. Son cours supérieur découvert par Livingstone, qui parvint à Nyangoué en 1869, n'est pas complètement connu ; mais il paraît sortir du lac Bangouélo sous le nom de *Louapoula* et recevoir le trop-plein du lac Tanganika par la *Loukouga*. Des environs de Nyangoué jusqu'à la mer, il a été parcouru pour la première fois en canot par Henry Stanley dans une

exploration mémorable. Sous l'Équateur, il présente une première série de sept cataractes ou chutes dites *Stanley-Falls*. De là, il tourne au N.-O. en formant une courbe immense qui le ramène de nouveau sous la ligne équatoriale, et continue vers le S.-O. jusqu'au *Stanley-Pool*, sorte de lac formé par un élargissement du fleuve.

Dans cette partie moyenne de son cours, entre les deux séries de cataractes, sur une longueur de plus de 1700 km, le Congo traverse une immense plaine horizontale, où son lit s'élargit jusqu'à atteindre de 10 à 30 kilomètres d'une rive à l'autre ; il renferme alors d'innombrables îles boisées, souvent habitées. Il y reçoit du N. et surtout du S. d'énormes affluents, dont les embouchures sont parfois larges de plusieurs kilomètres.

Entre le Stanley-Pool et Vivi, il franchit une seconde série de 32 cataractes dites de *Livingstone*, échelonnées sur une longueur de 300 kilomètres, avec une pente totale de 280 mètres.

En aval de Vivi jusqu'à la mer, sur une longueur de 180 kilomètres, le fleuve s'élargit de nouveau, se remplit d'îles nombreuses et se jette dans le golfe de Guinée par une seule embouchure, large de 11 kilomètres entre la *pointe dite française* ou Banana, au nord, et la *pointe du Requin* (Shark Point), sur la rive portugaise au sud.

Sauf dans les cataractes, le Congo est partout navigable. Les bâtiments de mer le remontent jusqu'à Boma et Vivi, et des vapeurs font le service entre les chutes inférieures et sur le haut Congo, jusqu'aux chutes de Stanley.

Voici maintenant quelques détails sur les principaux affluents du Congo et les lacs de son bassin, avec l'indication des explorateurs qui nous les ont fait connaître. Toutes les parties tracées en pointillé sur notre carte, sont incertaines ou simplement supposées.

**Le Haut Fleuve.** — Le lac *Bangouélo*, découvert par Livingstone en 1866 et sur les bords duquel il mourut en

1873, est situé sur le plateau du S.-E à 1,300 mètres d'altitude ; il reçoit par l'est une rivière du nom de *Tchambési*, qui paraît être le cours supérieur du Congo, et qui se continue à la sortie du lac sous le nom de Louapoula.

Le *Louapoula*, qui coule du sud au nord dans le royaume de Cazembé, paraît former ou traverser le lac *Moéro*, à 850 mètres d'altitude, puis le lac *Landji*, où se jettent également la Loualaba et la Loukouga.

La *Loualaba*, venant du sud-ouest, traverse un chapelet de lacs signalés particulièrement par Livingstone, puis par Cameron (1875), mais dont les positions et les formes sont encore incertaines, comme l'est du reste toute l'hydrographie de cette région méridionale. Ce n'est qu'en amont de Nyangoué, par 3 degrés et demi de latitude sud, que la Loualaba, sortie du lac Landji, devient évidemment le fleuve Congo.

**Affluents de droite.**— Le Congo reçoit par sa rive droite la Loukouga, la Louama, la Lowa, la rivière Léopold, l'Arouhimi, la Loïka, la Mongala, l'Ubangi, et sur le territoire français, la Bounga, la Licona, l'Alima et le Léfini.

La *Loukouga*, signalée en 1875 par Cameron, sert de déversoir au lac Tanganika qui s'écoule dans le Congo par le lac Landji.

Le lac **Tanganika** est remarquable par sa longueur de plus de 600 kilomètres, et par sa forme allongée sensiblement du N. au S. ; il est situé à 814 mètres d'altitude dans une dépression entourée de montagnes. Découvert en 1858 par Burton et Speke, exploré ensuite par Cameron, Stanley et autres, ce lac appartient par sa rive occidentale à l'État du Congo, avec la station de M'pala, tandis que sa rive orientale, ainsi que la ville d'Oudjidji et l'ancienne station belge de Karéma sont aujourd'hui dévolues à l'empire allemand.

Après la Loukouga, vient la *Louama*, puis, au nord de Nyangoué, un grand nombre d'affluents dont les embouchures seules sont signalées, notamment la *Rivière Léopold*, en amont des Stanley-Falls.



Au nord de l'équateur, l'*Arouhimi* (Arouhouimi (1) ou Byéré), au confluent duquel Stanley a soutenu un grand combat contre les cannibales en 1877, et qu'il remonta en 1883, a été choisi par lui (1887) comme voie d'accès vers le Haut-Nil dans son expédition au secours d'Emin-Pacha. Peut-être l'Arouhimi est-il le déversoir du *Mouta-Nzigé*, vaste lac entrevu par Stanley en 1876, et situé à 1000 mètres d'altitude sur la frontière de l'État libre, à l'ouest du grand lac *Victoria*. Peut-être aussi ce lac se déverse-t-il par une rivière dans le lac *Albert*, et fait-il comme lui et le grand lac *Victoria*, partie du bassin du Nil.

L'*Itimbiri* ou *Loika* (l'Oukéré de Stanley) vient du nord ; elle a été remontée par Hanssens en 1884 et par Grenfell en 1885, sur une longueur navigable de 250 kilomètres, jusqu'aux chutes de Loubi.

La *Mongala*, qui a été remontée par Grenfell, et en 1886 par le lieutenant belge Coquilhat, est relativement peu importante.

L'*Ubangi*, signalé à Stanley sous le nom de « Grande Rivière, » est en effet un affluent d'importance considérable, dont l'embouchure a 10 kilomètres de largeur. Hanssens et Van Gèle la remontèrent les premiers en 1884 ; plus tard Grenfell, Von François et Coquilhat furent arrêtés par les chutes de Zongo, un peu au nord du 4<sup>e</sup> degré de latitude septentrionale, et à l'est du 19<sup>e</sup> degré longitude E. de Greenwich. Elle reçoit à droite le *Lobay* et l'*Ibanga*, sur le territoire devenu français, et à gauche

---

(1) Il ne faut pas s'étonner des *variations orthographiques* que l'on remarque dans les noms propres. Chaque explorateur ou auteur peut avoir sa manière de transcrire un nom, avant que l'usage n'ait consacré une forme quelconque. En Europe même, on n'est pas toujours d'accord sur l'orthographe géographique ; à plus forte raison pour les pays sauvages où il n'y a pas de langage écrit. — Notons que généralement l'*u* se prononce *ou* : Lukuga, Loukougua ; Ubangi, Oubangi (Oubangui). — Le *c* et le *g* sont toujours durs. — Souvent le *k* remplace le *c* et le *q* : Kuilu, Kouilou, Quillou. — Le *w* anglais tient lieu de *ou* : Mwata, Mouata. — Le *b* se change en *v* : Yambo, Yamvo. — L'*n* sonne comme deux *n*. Nyangwé, Nyangoué.

le *Nghirri*, dans l'étroite et basse presque île resserrée entre l'Ubangi et le Congo.

Les probabilités font aujourd'hui de l'Ubangi le cours inférieur de l'*Ouellé*. Celle-ci, découverte par Schweinfurth en 1870, prend sa source dans les Montagnes Bleues, à l'ouest du lac Albert et du haut Nil, par plus de 1000 mètres d'altitude ; elle traverse le pays des Mombouttou et des Nyam-Nyam, reçoit de nombreux affluents explorés par Junker (1883-86) ; puis, sous le nom de *Macoua*, elle coupe le parallèle de 4° de latitude nord, reçoit le *Mbomo*, tributaire important venant du N.-E., et va probablement rejoindre l'Ubangi aux chutes de Zongo.

Par un protocole signé le 2 mai 1887, l'Ubangi est devenue limitrophe entre l'État libre et le Congo français. Celui-ci s'agrandit de tout le territoire situé entre cette rivière et le 17<sup>e</sup> degré de longitude, qui avait été adopté comme limite en 1885.

La rive française du Congo reçoit successivement la *Bounga*, qui fut remontée par Grenfell, avant d'être explorée en 1885 par Jacques de Brazza ; — la *Licona* et l'*Alima*, dont Pierre de Brazza traversa les vallées supérieures en 1878, — et le *Léfini* (le Lawson de Stanley), dans le pays du roi Makoko, dont de Brazza se servit avec tant d'habileté pour soutenir ses prétentions.

Du Stanley-Pool à la mer, le fleuve ne reçoit que des torrents de peu d'importance.

**Affluents de gauche.** — Tandis que, par l'effet de la courbure du fleuve, les affluents de droite viennent de tous les points cardinaux et rayonnent comme les branches d'un éventail, ceux de la rive gauche sont rassemblés en faisceau et coulent généralement en convergeant du sud-est vers le nord-ouest.

Outre la Loualaba, dont nous avons parlé, et ses nombreux affluents, le Congo reçoit par sa rive gauche le Loulami, le Loulongo, l'Ikélembo, le Rouki ou Tchouapa, l'Irebou et le Kassai.

Le *Loulami*, exploré en 1885, coule du sud au nord et se termine en aval des Stanley-Falls.

Le *Loulongo*, remonté par Grenfell en 1885, et son affluent le *Lopori*, exploré par Van Gèle en 1887, coulent de l'E. à l'O. et drainent le territoire jusque sur la rive du Congo, ce qui explique l'absence d'affluents directs depuis le confluent du Loulami.

Le *Rouki*, appelé *Tchouapa* dans son cours supérieur, fut exploré par Grenfell et von François, en 1885, et par Van Gèle, l'année suivante ; il longe presque l'équateur, reçoit à gauche la *Boussera*, et finit à Equateurville, presque au même point qu'un autre affluent du nom d'*Ikélemba*.

L'*Irebou* sert de déversoir au lac *Matumba*, exploré par Stanley, et se jette dans le Congo en face de l'Ubangi.

Le *Kassai* est le plus puissant affluent du sud, comme l'Ubangi l'est du nord ; son bassin embrasse le quart de celui du Congo. Reconnu par Livingstone en 1860 et par Cameron en 1875 vers sa source dans le Mouata-Yambo, il fut remonté en 1882 par Stanley dans son cours inférieur désigné sous le nom de *Kwa* ; son cours central ne fut exploré qu'en 1885, par Wissmann, qui descendit de Loualabourg sur la *Louloua*, à Kwamouth au confluent du Congo. Il reçoit à droite le *Sankourou*, lequel, grossi du *Lomami*, l'un et l'autre découverts par Wolf, paraît venir du sud et forme sous le nom de *Loubilach* la frontière de l'État libre au S.-O.

Le Kassai-Sankourou-Lomami constitue une précieuse voie navigable directe de Léopoldville par Kwamouth vers Nyangoué et le lac Tanganika.

Le *Kwa* ou Kassai inférieur se grossit encore du *Mfini*, par lequel Stanley pénétra en 1882 dans le grand lac Léopold II, et dont le cours supérieur, l'*Ikata*, fut exploré en 1886 par Kund et Tappenbeck.

Le *Koango*, déjà connu de Livingstone, exploré par von Mechow et Massari, est une grande rivière qui, après avoir formé la frontière portugaise de l'Angola, se dirige vers le bas Kassai.

En aval de Kwamouth, le Congo ne reçoit plus que des tributaires peu étendus, d'un caractère torrentueux, notam-

ment l'*Inkissi*, le *Kouilou*, le *Mposo*, qui débouchent dans la région des cataractes.

**Lacs.**— En résumé, le bassin du Congo belge comprend les lacs *Bangouélo*, *Moéro*, une dizaine de lacs du *Loualaba*, le grand lac *Tanganika*, peut-être le *Mouta-Nzigé*, et, dans la partie occidentale le *Matumba*, le *Léopold II*, et enfin le *Stanley-Pool*, sans parler des nombreux renflements du Congo, qui ont souvent la largeur et les caractères de véritables lacs.

Si, à cette énumération déjà longue, on ajoute les lacs *Victoria* et *Albert* du bassin du Nil, et le lac *Nyassa* du bassin du Zambèze, on voit que l'Afrique centrale, réputée si longtemps un désert aride, est au contraire riche en lacs et eaux courantes, ce qui s'explique par une grande abondance de pluies : celles-ci, jointes à une chaleur tropicale, provoquent une exubérance de végétation et de vie animale, qui ne le cède en rien à celle des Indes ou de l'Amérique du sud.

Le **climat**, résultant de cet ensemble de circonstances, est naturellement chaud, humide, fiévreux ; très bien supporté par une nombreuse population de nègres, il est insalubre pour la race blanche européenne, sans qu'il faille toutefois en exagérer les conséquences, car, moyennant des précautions de sobriété et d'hygiène, il n'est pas plus redoutable que le climat des contrées tropicales où notre race s'est néanmoins répandue. Il est à remarquer en outre que les parties les moins saines sont celles des Chutes qu'il faut traverser pour parvenir sur le plateau central : raison de plus de hâter l'exécution du chemin de fer qui rapprochera Léopoldville de la côte.

**Stations.** — Actuellement (janvier 1888) les principales stations administratives, commerciales, hospitalières ou de propagande religieuse, sont :

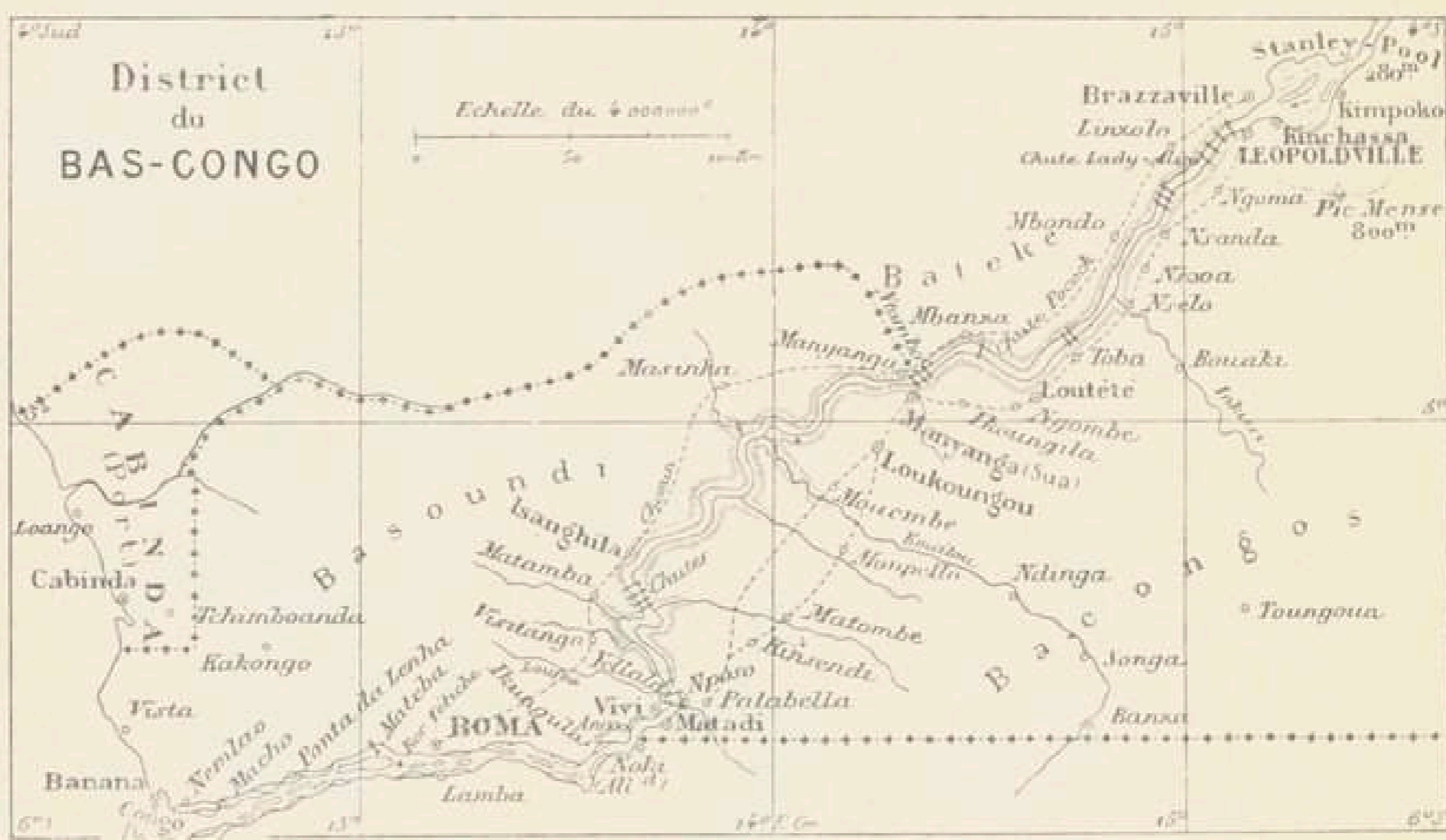
- 1° Sur le bas Congo : Banana, Nemlao, Ponta da Lenha, Boma et Matadi, accessibles pour les bâtiments de mer ;
- 2° Dans la région des Chutes : Vivi, Isanghila, Manyanga, Loukougou, Loutété ;

3° Sur le haut Congo : Léopoldville, Kinchassa, Kimpoko (rives du Stanley-Pool), Kwamouth, Bolobo, Lukoléla, Equateurville, Bangala, Oupoto, Arouhimi et Stanley-Falls ; en outre, Nyangoué et Kassongo, bourgades arabes.

4° En dehors du fleuve, Loualabourg et Louébo dans le bassin du Kassai ; Mpala et Karéma, sur le Tanganika.

Voici quelques renseignements sommaires sur ces localités.

**Banana** est bâtie sur une langue de terre basse et limoneuse, longue de trois kilomètres et située à l'embouchure

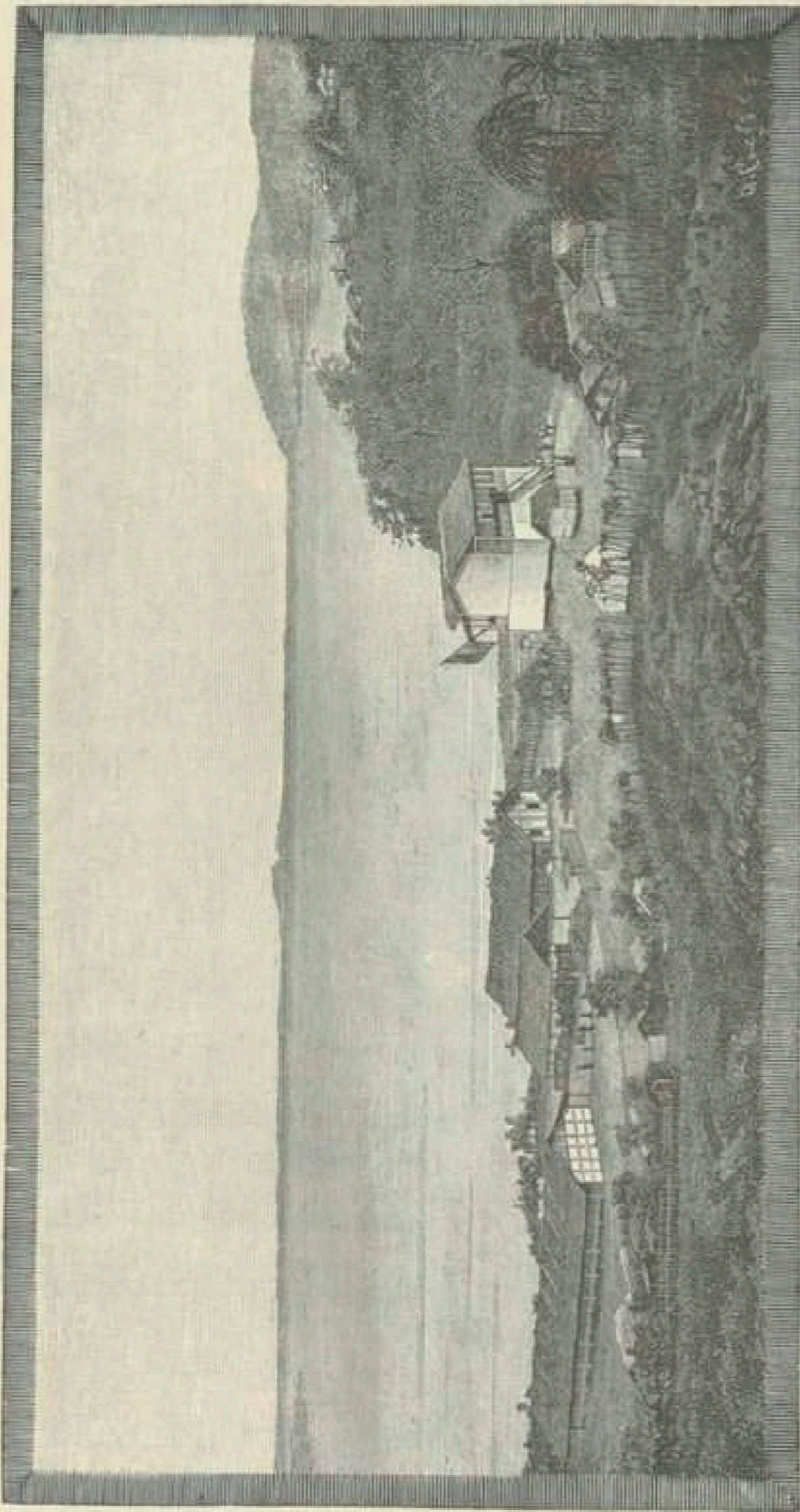


Stations européennes et villages nègres du bas Congo, en 1887.

du Congo, rive droite. Son port maritime, vaste et commode, est en arrière de cette pointe et s'avance de 3000 mètres, du sud au nord, dans les terres. Banana est le siège des administrations des postes ; elle a un tribunal de 1<sup>re</sup> instance et cinq factoreries dont deux hollandaises, les autres, anglaise, française et portugaise. La population de Banana, comme celle de Boma et de Léopoldville, dépasse un millier d'habitants.

*Nemlao*, un peu en amont, est le siège d'une mission des Pères du Saint-Esprit.

*Ponta da Lenha* (Pointe des Bois), dans une île à 50



*Vue de Banana.*

kilomètres de Banana, est un groupe de factoreries hollandaises et anglaises. Plus haut, l'île *Mateba* possède la factorerie belge de M. de Roubaix, d'Anvers. Le fleuve s'y resserre jusqu'à 1500 mètres en face de Fétiche Roc, mais il s'élargit de nouveau majestueusement en face de Boma.

**Boma**, à 100 kilomètres de Banana, est à la fois la capitale de l'État libre et l'Anvers du Congo, le port intérieur où arrivent les steamers européens et où viennent aboutir tous produits indigènes. *Boma-rive* compte une dizaine de factoreries européennes avec la mission des Pères français de Monseigneur Lavigerie. A *Boma-plateau*, sur un monticule distant d'un kilomètre mais relié par un petit chemin de fer, est installé le *sanitarium* du docteur Allard, qui avait figuré à l'exposition d'Anvers. C'est la résidence du gouverneur-général et le siège d'un tribunal d'appel.

*Ikungula* et *Ango*, factoreries portugaises; *Vivi*, sur la rive droite, *Noki* (station allemande) et *Matadi*, sur la rive gauche, se trouvent en aval des Chutes et sont encore accessibles aux steamers, bien que les rives du fleuve soient déjà escarpées.

Stanley, avec le concours des officiers belges Nève, Harou et Braconnier, fonda la station de Vivi, en janvier 1880, et, dans la région des Chutes, celle d'*Isanghila* en février 1881, celle de *Manyanga-Nord* (rive droite) en août, et celle de *Léopoldville* en décembre de la même année. Depuis, une station de *Manyanga-Sud* a été créée pour se rapprocher de la route de Léopoldville.

Malheureusement, la navigation est interrompue ou rendue très difficile par les cataractes et les rapides entre Vivi et Isanghila (sur une longueur de 80 kilomètres); elle peut reprendre entre Isanghila et Manyanga (longueur, 120 kilomètres), mais elle cesse de nouveau de Manyanga à Léopoldville (120 kilomètres.)

Cette circonstance et celle de la cession de la rive droite du fleuve à la France entre ces deux dernières stations, ont rendu nécessaire un chemin de fer que l'on se propose d'établir à travers les plateaux de la rive gauche, restée belge.

**Matadi**, située sur cette rive en face de Vivi et à 180 kilo-

mètres de Banana, est destinée à servir de tête de ligne au chemin de fer, dont le tracé est à l'étude. En attendant, les transports se font à dos d'hommes pour le plateau de la rive méridionale en passant par Loukougou et Loutété.

*Loukougou*, non loin de Manyanga-Sud, est un point de ravitaillement et de recrutement de porteurs, dans une région fertile, salubre et peuplée. *Loutété* domine un coude à angle droit que fait le Congo ; de là, la route des porteurs longe le fleuve jusqu'à Léopoldville en passant par des villages nègres.

**Léopoldville**, à 400 kilomètres en ligne droite de Banana, est à la fois le « terminus » du chemin de fer à construire et le point de départ de la navigation dans les eaux du grand plateau central africain. Cette station est située sur une terrasse dominant de 20 mètres une petite baie au débouché occidental du Stanley-Pool, qui est à 280 mètres d'altitude.

Le *Stanley-Pool* ou « étang de Stanley » est un élargissement du fleuve de forme arrondie ; sa surface égale la moitié d'une de nos provinces belges ; il renferme des îles, îlots et bancs de sable nombreux, couverts de grandes herbes, de papyrus, d'arbustes et de palmiers ; sa faune se compose d'hippopotames, de crocodiles et d'oiseaux aquatiques.

Sur les rives du Stanley-Pool se trouvent aussi *Kinchassa*, près de Léopoldville, dans une position avantageuse et sur une hauteur très salubre ; puis *Loubikou* et *Kindolo* ; à l'est, *Kimpoko*, station de missionnaires américains protestants ; sur la rive droite, **Brazzaville**, devenu chef-lieu du Congo français, fondé en 1881 par de Brazza, dans des circonstances que nous dirons, puis *St Joseph de Linzolo*, avec une mission des Pères blancs de N.-D. d'Afrique. P.P. us. Sup.

Sur le Haut-Congo, rive gauche, il faut signaler :

*Msouata*, station de mission anglaise ;

*Kwamouth*, au confluent et sur la rive droite du Kwa, station de missionnaires français et allemands ,



*Bolobo* et *Loukoléla*, organisées comme les précédentes en 1882 par Stanley et Hanssens ;

*Equateurville*, sous la ligne équinoxiale et au confluent du Rouki, organisée par Stanley et van Gèle en 1883, et confiée depuis aux missionnaires catholiques français.

Sur la rive droite, désormais belge, se trouve : *Mpoua*, au confluent de l'Oubangi ;

*Bangala* et *Oupoto*, créées en 1883 par Stanley et Coquilhat.

*L'Arouhimi* ne fut qu'une station éphémère. En remontant cette rivière en 1883, Stanley dut s'arrêter aux chutes de *Yambouga*, où en 1887, il établit un camp fortifié avant de partir pour le Haut-Nil.

**Stanley-Falls**, station créée par Stanley en 1883, dans une île en aval des Chutes qui portent son nom, a été détruite par les Arabes en 1887, mais fut rétablie par l'arabe Tippto-Tip, nommé chef de ce district lointain.

*Nyangoué*, à 4° de latitude sud, est une bourgade arabe et un grand marché d'esclaves et d'ivoire ; elle compte, paraît-il, 6000 habitants. Elle fut visitée par Livingstone, Cameron et Stanley, et sert d'objectif à tous les voyageurs qui traversent cette région centrale africaine.

*Kasongo*, presque aussi peuplée et située au S.-E. de Nyangoué est la capitale de Tippto-Tip.

*Cazembé*, à 1000 m. d'altitude, non loin du lac Moéro, est un grand village nègre et la résidence des « cazembés » ou rois de la région.

Sur la rive occidentale du Tanganika, *Mpala* est une station fondée en 1882 par le capitaine Storms, mais administrée actuellement par les Pères Blancs de N.-D. d'Afrique.

Sur la rive droite du lac *Karéma*, en face de *Mpala*, fut aussi une station belge fondée par Storms en 1882. Plus au nord, *Oudjidji* est une bourgade arabe célèbre dans l'histoire des explorations, ainsi que *Tabora* (Kazeh) qui se trouve sur la route des grands lacs à Bagamoyo et Zanzibar.

Dans le bassin central du Kassaï ont été fondées par

Wissmann, en 1884, *Loulouabourg*, sur la Louloua, près de la frontière du Mouata-Yambo, et l'année suivante, *Louébo*, au confluent du Louébo avec la Louloua.

La cession du bassin du Kuilou-Niadi, à la France, a fait perdre les stations de *Rudolfstadt*, *Baudoinville*, *Stéphanieville*, *Philippeville*, ainsi dénommées en l'honneur des membres de la famille royale, et celles de *Strauchville*, *Stanley-Niadi*, etc., qui toutes avaient été créées sous la direction de Stanley par les agents belges, en 1883.

En général, les stations du Haut-Congo ne sont que des points choisis à côté de villages nègres dans une position accessible aux vapeurs qui parcourent les fleuves et avançent comme lieu d'échanges commerciaux. Des baraques servent d'habitation pour les blancs et leur suite, et de magasins pour les marchandises ; ils sont entourés de palissades comme les « bomas » ou villages fortifiés des indigènes, et parfois défendus par un *blockaus* ou fortin. Quelques soldats nègres sont à la disposition d'un chef, choisi ordinairement parmi les officiers de l'armée belge.

Il convient d'ajouter, toutefois, que plusieurs de ces stations créées par les agents de l'Etat libre, de 1882 à 1886, ont été depuis délaissées provisoirement ou confiées aux soins des missionnaires catholiques et protestants qui y sont établis.

Les stations du Bas-Congo ont naturellement plus d'importance que les précédentes, et les factoreries ou établissements de commerce s'y multiplient régulièrement. A Léopoldville, les constructions se font déjà en briques. Cette bourgade compte une centaine de blancs, ayant à leur service plus d'un millier de noirs.

Le **commerce** de la région, qui s'élève déjà à plus de quinze millions de francs, consiste à procurer aux noirs des cotonnades et autres objets d'habillement et de ménage, du sel, de la poudre, etc., que l'on troque contre le café, l'ivoire, le caoutchouc, la gomme, l'arachide (fruit oléagineux), les noix et l'huile de palme, les bois de teinture, etc.

Des services réguliers de paquebots belges, anglais, allemands, hollandais et autres relient Banana avec Anvers, Hambourg, Liverpool et les autres ports de l'Europe.

---

Tel est, jusqu'à présent, le magnifique résultat obtenu en si peu de temps par l'initiative généreuse du Roi des Belges, secondée par l'énergie de Stanley et le dévouement de 300 agents Européens, la plupart Belges et Anglais, les autres Suédois, Allemands, Américains, etc.

Espérons que l'avenir réserve à l'État « *belge* » du Congo un heureux développement, au grand profit de la civilisation africaine et du commerce européen, ainsi qu'à l'honneur de la Belgique et de son Roi.

Les chapitres suivants développeront les faits dont nous venons de donner une esquisse rapide et sommaire.

---

## CHAPITRE II.

### LA TRAITE DES NÈGRES

DANS L'AFRIQUE CENTRALE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Les horreurs de la traite des Nègres et les moyens d'y porter remède ont été, nous le savons, l'une des principales causes qui ont porté Sa Majesté Léopold II à fonder la grande œuvre africaine.

C'est pourquoi nous croyons logique de présenter tout d'abord à nos lecteurs le tableau navrant de cet infâme trafic, qui a causé jusqu'à nos jours la ruine et la dépopulation de toute une partie du monde. Ils comprendront ainsi mieux l'opportunité de la tentative royale, et la valeur des résultats déjà obtenus.

Pour cet exposé, nous nous servons d'un chapitre écrit par une plume autorisée, celle de M. Em. Banning dans son ouvrage sur *l'Afrique et la Conférence de Bruxelles*. Dans ce chapitre, l'auteur fait avec raison parler les grands explorateurs, tels que Nachtigal, Baker, Stanley, Livingstone et autres, qui ont été témoins oculaires des terribles conséquences de l'esclavage des noirs, les ont signalées à l'attention des peuples civilisés, et ont provoqué ainsi l'intervention que nous voyons s'accomplir de nos jours.

« Ce n'est pas, dit M. Banning, un des phénomènes les

---

(1) D<sup>r</sup> BANNING. *L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles*  
Un vol. in-8°, 1878.

moins étranges de ce siècle de publicité que l'ignorance à peu près générale, l'indifférence même qui règnent parmi nous à l'égard de la traite africaine. S'il est pourtant un sujet qui s'impose à un haut degré à la pitié comme à la justice de l'Europe, c'est bien celui-là. Sur un continent en contact direct et continu avec le nôtre, à nos portes et presque sous nos yeux, s'est organisé et prospère un système de brigandage, de dévastations et de massacres, dont les guerres les plus sanglantes ont à peine égalé de loin en loin les horreurs journalières. Depuis l'abolition de l'esclavage en Amérique, depuis la proscription officielle de la traite par tous les peuples civilisés, il semble que la chasse à l'homme aurait dû naturellement disparaître ou du moins se réduire à des proportions insignifiantes. Il n'en a rien été. Le trafic des esclaves existe : il a ses marchés réguliers d'approvisionnement et de vente, et le nombre de ses victimes se compte chaque année par centaines de mille. Envisageons un instant de près cet abominable commerce : les détails nous en sont révélés par les documents parlementaires anglais comme par les voyageurs africains, et ont été résumés avec autant de science que de cœur, en Angleterre, par M. J. Cooper, dans un livre intitulé : *Le Continent perdu* ; en France, par M. Berlioux, dans son ouvrage sur la *Traite orientale*.

» La traite des Nègres remonte aux premières années du XVI<sup>e</sup> siècle ; elle eut tout d'abord pour objet principal de fournir des travailleurs aux colonies américaines. On estime d'après des calculs nullement exagérés, à quarante millions le nombre des esclaves importés pendant trois cents ans dans ces colonies, non compris vingt millions d'individus qui auraient succombé en route. Aujourd'hui la traite a pris d'autres allures ; elle a perdu presque partout son caractère régulier et légal. Mais en devenant clandestine, elle s'est faite, si possible, plus odieuse et cruelle sans rien perdre de son activité.

» La chasse à l'homme continue de sévir dans trois grandes régions de l'Afrique : les Etats du Soudan, la vallée du Haut-Nil et le plateau central. Sur la côte occi-

dentale, les croisières ont à peu près tué l'odieux trafic.

**La traite au Soudan.** — « Dans le Soudan, les pourvoyeurs des marchands d'esclaves ne sont autres que les princes indigènes eux-mêmes. C'est la principale source de leurs revenus. Disciples de l'islam, ils considèrent les populations païennes, sujettes ou non de leurs Etats, comme dépourvues de toute espèce de droits vis-à-vis des croyants; les razzias qu'ils organisent et auxquelles ils intéressent les chefs et les soldats de leurs petites armées, s'étendent sur de vastes territoires. On entoure et on incendie les villages, on tue tout ce qui résiste ou paraît impropre à la marche, au travail, au plaisir : on emmène le reste. Les dévastations et le carnage qui marquent ces sinistres expéditions sont indescriptibles ; des provinces entières qu'on avait vues naguère populeuses et prospères, se retrouvent parfois, au bout de quelques années, désertes et arides. »

Le Dr Nachtigal a retracé récemment le vivant tableau d'une de ces campagnes dont il eut la douleur d'être le témoin impuissant pendant son voyage qu'il faisait en compagnie du roi des Bagirmi, dans la région au sud de ce pays. Voici quelques traits abrégés de son récit :

» Je me souviens toujours avec une nouvelle horreur du 31 mai 1872, jour où mes compagnons attaquèrent le village de Koli. Quand, au sortir de la sombre forêt, nous atteignîmes la clairière où s'étalait le paisible village, le soleil levant nous fit assister aux préparatifs de cette fatale journée. Les habitants, après avoir incendié leurs demeures, se retiraient derrière un rempart d'argile, à hauteur d'épaule : au centre, un épais fourré, entouré d'un fossé et d'un second rempart, recueillait les femmes et les enfants. Après la sommation, qui fut repoussée avec une froide résolution, commença le combat qui se prolongea jusqu'à trois heures de l'après-midi et me remplit d'admiration pour les pauvres nègres qui se défendaient si bien. Les armes à feu et les flammes décidèrent de l'issue de la journée. Les rangs des hommes s'éclaircissaient, le feu dévorait les huttes, le fourré était rempli des nôtres ; une sortie désespérée mit fin à la résistance.

» Alors commença une nouvelle tragédie. Des hommes blessés, à moitié morts, expiraient sous les coups des vainqueurs avides qui s'en disputaient la possession. Des femmes et des filles défaillantes étaient entraînées avec la plus extrême brutalité ; on se les arrachait avec fureur ; de pauvres enfants, enlevés violemment des bras de leurs mères, roulaient, les membres brisés, sur le sol. Cette lutte atroce entre les agresseurs pour la possession de malheureux qui avaient tout perdu, surpassait en horreur et dégoût les barbaries même du combat. Vingt à trente hommes survivants se rendirent à merci ; le roi de Bagirmi possédait trois à quatre cents esclaves de plus, et un heureux et florissant village avait disparu de la terre. Je parcourus navré, les ruines fumantes et comptai encore vingt-sept cadavres de nourrissons que leurs mères, dans un transport d'héroïsme sauvage, avaient étranglés ou jetés dans les flammes....

» Ce fut là notre existence pendant des mois. Notre camp se remplit d'esclaves, surtout de femmes et d'enfants, car on préfère mettre à mort les hommes, qui entretiennent l'esprit de rébellion et cherchent constamment à s'enfuir. Mais à mesure que s'accroissait le nombre de ces malheureux, les provisions s'épuisaient à vue d'œil ; bientôt il fallut en chercher au loin, et nos hommes affamés marchaient des jours entiers à la recherche de quelques poignées de blé, qu'ils n'obtenaient même qu'au risque de leur vie. Nous n'avions plus d'autre nourriture que de la farine bouillie : si tel était le régime des maîtres, qu'on s'imagine celui des esclaves. Pour aggraver notre situation, la saison des pluies commençait : la terre n'était plus qu'un bourbier, nos vêtements et nos objets de couchage étaient constamment humides, et le bois sec manquait pour sécher les habillements et chauffer les huttes. La dysenterie éclata avec la famine ; minés par le chagrin et la crainte du sort qui les attendait, les esclaves devenaient la proie assurée du fléau. Chaque jour, de nombreux enfants voyaient finir leur misérable existence ; les cadavres empoisonnaient l'air dans le voisinage des cabanes et contribuaient à étendre l'épidémie d'une façon effrayante.

» Les esclaves tombèrent à des prix dérisoires. Chaque jour, on pouvait acheter un enfant de sept ans pour une simple chemise d'une valeur de 4 francs ; les vieillards étaient au même taux ; les adultes des deux sexes valaient à peine de 20 à 25 francs ; on en donnait de six à huit pour un cheval.

» Je souffrais moi-même cruellement de la maladie et n'obtins pas sans peine du roi qu'il donnât l'ordre du retour. On était alors en pleine saison des pluies. Les routes étaient impraticables, la caravane extrêmement nombreuse : une moitié des esclaves était atteinte de dysenterie, l'autre était affamée. Dès le premier jour de marche, quantité d'entre eux tombèrent : malgré les coups de bâton et de fouet dont on les gratifiait largement, il fallait les abandonner. Je les estimais heureux, malgré la cruauté des châtiments, de garder ainsi une chance de rentrer dans leur pays, quand on m'apprit que, pour l'exemple des autres, on les mettrait impitoyablement à mort. Je pouvais à peine le croire. Je n'ignorais pas que les caravanes d'esclaves qui s'en vont au nord, à travers le grand désert, laissent en route quantité de malheureux qui, à bout de forces, succombent à la faim, à la soif, aux rayons torrides du soleil ; mais qu'un homme immolât de sang-froid un frère malade comme un poulet ou une chèvre, je me refusais à le croire. Et c'était vrai cependant. Devenait-il impossible de faire avancer à coups de fouet un ou une esclave, son maître restait décemment quelques pas en arrière, tirait son couteau d'un air de résignation et lui coupait la gorge. Voilà ce que j'ai dû voir, et le sentiment de l'impuissance en face d'une telle barbarie n'est pas la moindre épreuve du voyageur... »

Ce sont les produits de ces chasses qu'on amène sur les marchés du Soudan ; Kouka, dans le Bornou, à l'ouest du lac Tchad, est l'un des principaux.

Les acheteurs de Kouka, écrit M. Berlioux, savent leur métier. Aussi la marchandise est étalée dans sa triste laidure : les esclaves sont sales, couverts de misérables hailons. On les examine, on mesure leur taille, on leur ouvre



la bouche pour voir les dents, on s'informe s'ils mangent bien, car l'appétit est regardé comme un signe de santé. Un jeune garçon coûte de 60 à 120 francs. Une jeune fille se vend de 120 à 240 francs, les jeunes Fellata, dont la couleur est claire et dont les traits sont réguliers, coûtent toujours plus cher. Un vieillard ou une mère se donne pour un prix de 12 à 40 francs. C'est aussi le prix d'un enfant. Le lundi, le jour de marché, il arrive souvent des milliers d'esclaves qui sont mis en vente ; tous les autres jours, on est sûr d'en trouver de petites troupes de quelques centaines. On voit qu'il est amené, chaque semaine, sur la place de Kouka, au moins cinq ou six mille esclaves.

Une partie de ces malheureux restent dans le pays pour les besoins de l'intérieur ; la grande masse en est achetée par des marchands arabes et acheminée à travers le désert, sous un soleil ardent et par des routes arides de 12 à 1500 kilomètres de longueur, vers Mourzouk, la capitale du Fezzan, province tributaire de la Turquie.

Le commerce des esclaves au Fezzan est estimé à 10,000 têtes par an ; un seul marchand en avait importé, en une année (1864), 1,100. Ce bétail humain est introduit la nuit avec la complicité des agents turcs qui touchent une prime de 10 francs par esclave. De Mourzouk les caravanes s'acheminent à l'est, par les oasis, vers Siout et le Caire, où elles écoulent leurs marchandises. On peut se faire une idée de la grandeur du mal que produit la traite dans le Soudan, quand on songe qu'elle enlève annuellement environ 15,000 hommes, qu'elle en détruit au moins un nombre égal, qu'elle répand l'insécurité et des craintes perpétuelles parmi quantité de tribus et condamne à la stérilité des provinces d'une richesse incomparable.

**La traite sur le Haut-Nil.** — « Le second théâtre de la traite se rencontre dans la vallée du Haut-Nil et de ses affluents ; le trafic des esclaves s'exerce de Khartoum aux grands lacs, sur une profondeur de territoire de 2,600 kilomètres, au sud de l'Abyssinie, du Darfour et du Kordofan. Les Schillouk, les Dinka, les Bongo, les Djour, etc., en

fournissent la matière. Les organisateurs sont, d'une part, les Ghellabas, aventuriers indigènes, qui font le détail, de l'autre, des marchands égyptiens et arabes, qui se constituent, pour exploiter le pays, en puissantes compagnies.

C'est le commerce de l'ivoire qui a été le point de départ de la traite et qui sert à la déguiser aujourd'hui. Les traitants se choisissent chacun un champ d'opération, grand parfois comme une province ; Baker en signale un qui exerçait sa domination et son infâme métier sur un territoire de 230,000 kilomètres carrés (plus du tiers de la France). Au milieu, on construit un camp retranché, habité par l'entrepreneur ou son lieutenant, les gens de service, les chasseurs et soldats, dont le nombre varie de 100 à 300 hommes : c'est ce qu'on appelle un *Séribah*. On évalue à 15,000 le nombre des sujets égyptiens engagés dans ces entreprises ; un d'entre eux avait jusqu'à 2,500 hommes à sa solde, des forbans accomplis, ne reculant devant rien, armés de fusils et bien commandés.

Au début, ces gens avaient pour mission de donner la chasse aux éléphants ; il y a longtemps que ce moyen primitif de faire fortune est abandonné. On a trouvé plus avantageux d'abord d'acheter aux Nègres l'ivoire dont ils disposaient, puis de le leur prendre ; une fois là, on a complété l'opération en enlevant les troupeaux et finalement les habitants eux-mêmes. Depuis plus de vingt ans, la chasse à l'homme s'est établie dans ces contrées sur le même pied qu'au Soudan, et l'on se fera une idée de son activité par ce fait, qu'en 1864, une seule battue avait amené la captivité de 8,000 esclaves.

« Des contrées riches et bien peuplées — dit Baker — sont converties en déserts ; les femmes et les enfants sont emmenés en captivité ; les villages brûlés, les récoltes détruites ou pillées, les habitants chassés ; d'un paradis terrestre on a fait une région infernale ; les indigènes d'abord bienveillants pour les étrangers, leur sont devenus hostiles ; c'est la ruine, pour tout dire en un mot. »

La convention que le vice-roi d'Égypte signa en 1877 avec l'Angleterre, avait pour but de mettre un terme à cette

situation. Elle étendait au pavillon égyptien la surveillance des croisières anglaises, assimilait les traitants aux assassins, interdisait l'importation des esclaves dans les possessions égyptiennes, ainsi que la mutilation des enfants, et contenait l'engagement d'abolir le trafic privé des esclaves, sans distinction, dans un délai de sept ans pour l'Égypte, de douze ans pour le Soudan. Malheureusement la révolte du Mahdi au Soudan, en 1882, soutenue ou excitée par les traitants eux-mêmes, est venue détruire les espérances qu'avait fait concevoir cette réglementation (1878).

« Le quartier général de la traite est actuellement établi à Khartoum ; de ce point, une partie des esclaves est dirigée vers Siout et le Caire ; mais la grande majorité prend les routes de l'est par Berber, Souakim et Massaoua, d'où ils sont amenés sur les marchés de l'Orient. Ils arrivent à Khartoum même, ou bien, en caravanes par la voie du Kordofan, soit par les affluents du Nil, serrés, enchaînés, comme du bétail, dans des bateaux, habitacles ordinaires de la dyssenterie, de la variole et de la lèpre. Baker, qui saisit un de ces bateaux, en fait une description horrible. Les esclaves étaient entassés dans un réduit planchéié, couvert de blé en vrac. « Le blé fut enlevé, dit cet explorateur, les planches qui entouraient l'avant et l'arrière, furent brisées, et on vit alors une foule pressée de créatures humaines, garçons, filles et femmes, amoncelés comme des harengs dans une tonne. Malgré leur atroce situation, sous l'empire des menaces qui leur avaient été faites, ces pauvres gens avaient gardé jusque-là le silence le plus absolu. La voile de la grande vergue semblait pleine et lourde dans sa partie inférieure. Examen fait, on y trouva une jeune femme cousue dans la toile et qu'on avait hissée sur le mât pour empêcher qu'elle ne fut découverte.

» Dès que le fait m'eut été rapporté, je donnai l'ordre de décharger le bâtiment. Nous y trouvâmes 150 esclaves arri-més dans une aire d'une inconcevable exiguité. Au premier mouvement qu'ils firent, une odeur suffocante se répandit dans l'atmosphère. Beaucoup d'entre eux étaient chargés de chaînes ; ils furent bientôt délivrés par les forgerons. Je

fis mettre aux fers le vakil et le reis ou capitaine. Alors les esclaves commencèrent à comprendre que leurs capteurs étaient à leur tour captifs. Leur langue se délia subitement et ils nous dirent que les hommes de leurs villages avaient, pour la plupart, été tués par les chasseurs d'hommes. »

Il existe une vingtaine de Sérabah sur le Haut-Nil ; le bénéfice moyen de chaque patron est évalué par sir Samuel Baker à 450 esclaves par an ; les soldats chasseurs reçoivent leur solde en esclaves. Ces faits indiquent un total annuel d'au moins 40,000 nègres enlevés chaque année dans la vallée du Nil supérieur.

**La traite dans l'Afrique centrale.**— Le plateau central de l'Afrique est le troisième théâtre où s'exerce cet exécration trafic : nulle part, il n'a produit de plus cruels ravages. A peine le voyageur a-t-il dépassé les limites du sultanat de Zanzibar, qu'il rencontre les régions de l'Ousagara, de l'Ougogo, jadis appelées le jardin de l'Afrique, aujourd'hui devenues quasi incultes et désertes sous l'influence de la traite (1).

La traite a trois foyers distincts dans l'Afrique centrale : le bassin du Tanganyka, celui du Nyassa et le territoire compris entre le Loualaba et les possessions portugaises d'Angola : l'ensemble représente, d'après Cameron, une superficie de 1,200 kilomètres de longueur sur 800 de profondeur. Nyangoué, sur le Loualaba (haut Congo), Kazeh ou Tabora dans l'Ouniamuési, à quelque soixantaine de lieues de chacune des rives du Tanganyka, sont les deux entrepôts généraux de la traite dans la région de ce lac. A Nyangoué les chasseurs d'esclaves ont fondé un établissement permanent, d'où ils poussent des razzias au loin dans le pays des Manyéma ; quelque nombreux que soit ce peuple, il est menacé d'extinction sous l'action pernicieuse de ces chasses incessantes, conduites par des troupes considérables et bien armées.

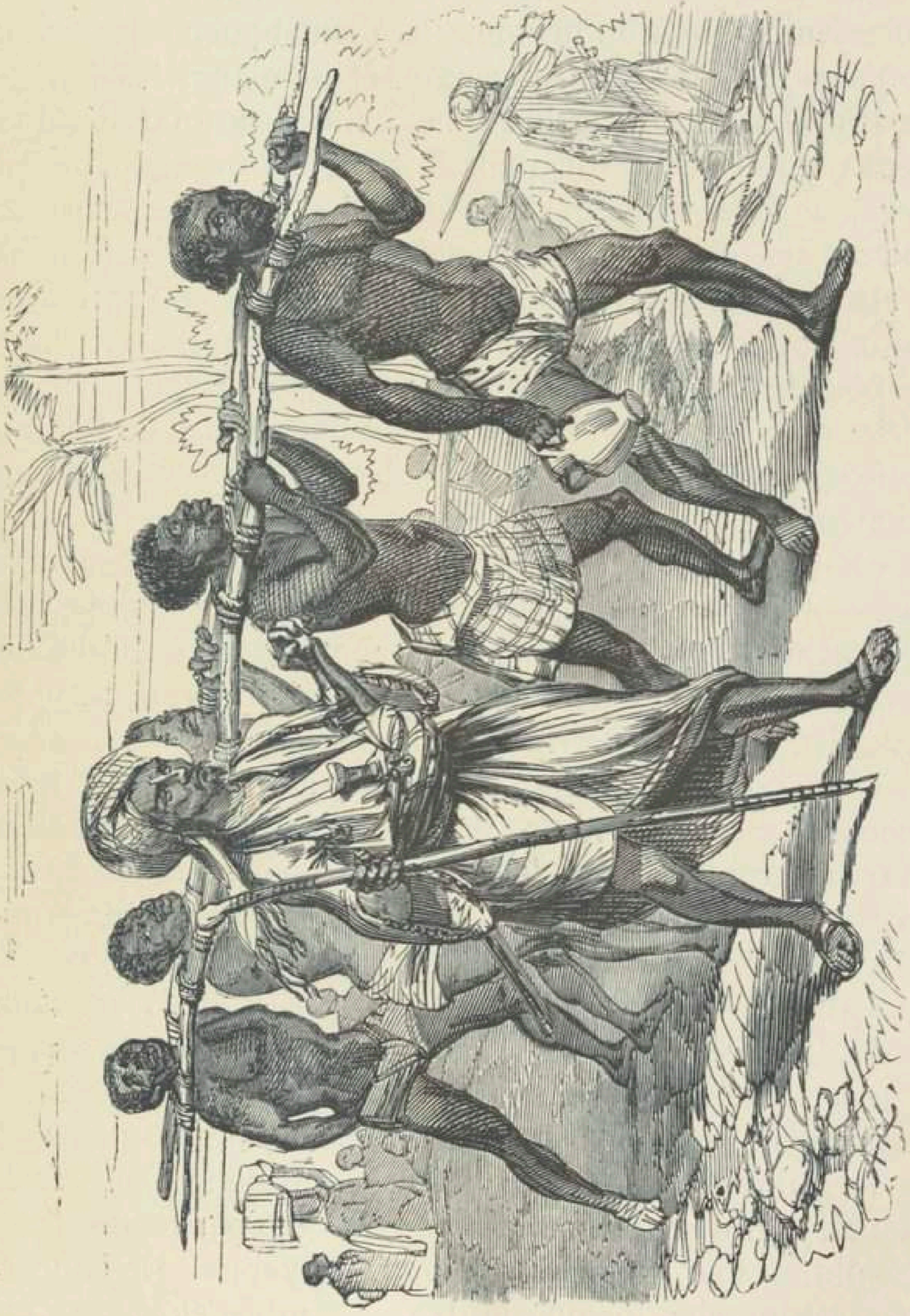
---

(1) Ces contrées sont depuis 1886, soumises au protectorat de l'Allemagne.

« Maître — disait à Stanley un des capitaines de son escorte — quand je vins ici pour la première fois, il y a huit ans, toute cette plaine entre Mana-Mamba et Nyangoué avait une population si dense, que tous les quarts d'heure nous traversions des jardins, des champs, des villages. Chaque hameau était entouré de troupeaux de chèvres et de porcs. On achetait un régime de bananes pour un cauri (petit coquillage servant de monnaie). Vous pouvez voir vous-même ce que le pays est devenu aujourd'hui. » Je vis, ajoute le voyageur, une contrée à peu près inhabitée et retombée dans l'état sauvage.

La lettre de Stanley, à laquelle est emprunté ce passage, est datée de Nyangoué même, le 28 octobre 1876 ; elle retrace, en termes saisissants, le spectacle de la traite dans le pays des Manyéma. Des troupes de bandits, soudoyés par les Arabes, s'y livrent à une guerre d'extermination ; les moindres prétextes servent à motiver des attaques ; les Arabes avouaient à Stanley qu'on en faisait régulièrement de six à dix par mois. Aussitôt que la demande d'esclaves se produit sur les marchés, les chasseurs se mettent en campagne : dans les intervalles, ils laissent les populations parquées croître et se multiplier comme du bétail tenu en réserve. On procède, dans les expéditions, avec une barbarie systématique. Tout ce qui porte une lance est tué ; les adultes mâles sont massacrés de la façon la plus horrible ; les cadavres sont mis en pièces et les membres accrochés aux arbres, afin de terrifier les villages et de les disposer à une soumission passive. Les femmes et les enfants sont enlevés pour être vendus.

Stanley vit partir, la nuit, un chef de bande qui revint le lendemain, à midi, avec cinquante à soixante femmes et plusieurs enfants. Lui-même rencontra en route une caravane de huit cents esclaves ; presque tous étaient des femmes et des enfants. « Rien, dit-il, ne saurait donner une idée des traitements barbares qu'ils subissaient. Ces malheureux captifs venaient du Marangou et de l'Ougoubba ; quand après avoir traversé le lac ils débarquent à Udjiji, c'est à peine s'ils ressemblent encore à des êtres vivants ; la



*Un convoi d'esclaves nègres conduit par les Arabes dans l'Afrique orientale.*

faim, la fatigue, les souffrances les ont réduits à l'état de squelettes ambulants, n'ayant plus même le son de la voix humaine. D'Udjidji, les esclaves poursuivent leur route en longues files, habituellement bâillonnés par un morceau de bois, semblable à un bridon, lié à leur bouche. Ils ont le cou engagé dans de lourds carcans et les mains liées derrière le dos. Une corde attachée à la ceinture du marchand les tient réunis. C'est ainsi qu'ils atteignent le marché de Tabora, le chef-lieu de l'Ouniamuési, où ils passent des mains des chasseurs indigènes dans celles des traitants arabes. A ce point, les convois se divisent ; les uns prennent au nord par le Karagoué et l'Ouganda, d'où ils arrivent à la côte des Somali, en Arabie, en Égypte ; les autres se dirigent à l'est, soit vers les îles de Zanzibar et de Pemba, soit en longeant le littoral vers les ports les plus septentrionaux de Monbase, de Lamou, de Brava. »

« Est-il besoin de dire, avec M. Berlioux, que dans cette longue marche, qui exige au moins de trois à six mois, parfois même plus d'une année, se renouvellent à l'infini les lamentables scènes déjà signalées sur d'autres théâtres ? Il faut aller vite, car derrière les rochers ou dans la profondeur des taillis, il peut se cacher des embuscades. L'indigène n'épargne pas l'Arabe, s'il trouve l'occasion favorable. Marcher rapidement, c'est l'ordre répété aux esclaves ; mais quand l'ordre n'est plus entendu, quand le bâton n'a plus d'action sur le misérable que la fatigue abat, sans pitié on l'abandonne au milieu de la solitude. M. Baker nous parle d'un convoi ramené, non par des Arabes, mais par des Turcs ; les vieilles femmes enlevées dans la razzia ne marchaient pas assez vite. Dès que la fatigue en faisait tomber une, on l'assommait ; un coup de massue sur la nuque, et il ne restait qu'un cadavre agité par la mort. Le chemin est marqué par ces jalons effroyables. Lorsque la mer est proche, lorsque le danger semble éloigné, alors l'intérêt du marchand conseille un peu plus de précaution. S'il reste dans la troupe des hommes que la faim et la fatigue aient un peu épargnés, on les charge de porter leurs compagnons affaiblis. Il y a quelque chose d'horrible

qui soulève le cœur dans la vue d'une pareille caravane. La troupe ne marche plus réunie ; les malheureux sont échelonnés par groupe le long du sentier, chancelants, semblables à des squelettes ; leur visage n'a plus d'autre expression que celle de la faim, leurs yeux sont ternes et enfoncés, les joues sont devenues osseuses. Il est temps d'arriver au terme de la course. Mais que va-t-il donner aux malheureux, ce terme du voyage ? Les noirs bateaux sont là, avec leur cale sombre, étroite, fétide pour la marchandise humaine. Voilà, dans toute sa laideur, le commerce des esclaves ; il serait plus effrayant encore s'il pouvait étaler à nos yeux les plaies morales, les vices, la dégradation hideuse que l'esclavage produit chez le maître comme chez l'esclave. »

Les témoignages des consuls et des marins anglais sont, sous ce dernier rapport, de la plus triste éloquence. Les espérances fondées sur le traité de 1873, qui a interdit l'importation et la vente publique des esclaves dans les îles du sultanat de Zanzibar, ne se sont qu'imparfaitement réalisées. Avant ce traité, l'importation était de 20,000 esclaves par an, non compris les 5,000 que le sultan faisait venir pour son compte. Malgré les louables et sincères efforts du souverain actuel du Zanzibar, puissamment soutenu par le consul général de la Grande-Bretagne, le Dr Kirch, la situation ne s'est pas notablement améliorée. D'octobre à décembre, époque où se fait la récolte des girofles, on introduit nombre d'esclaves dans les îles de Pemba, de Zanzibar, de Monfia ; la récolte faite, on les vend aux traitants qui vont vers le nord.... Le consul Holmwood, dans un rapport du 17 novembre 1874, déclare que des caravanes d'esclaves passent à Monbaza pendant cinq jours sur sept, qu'on en importe 1,000 par mois, parfois le double. Pour une année, d'octobre 1873 à octobre 1874, il arrive au total de 32,768 têtes.

« Beaucoup d'esclaves sont exportés vers les côtes d'Arabie et de Perse ; telle est surtout la destination des jeunes femmes et des filles qu'on y vend pour les harems. Le général Rigby, ancien consul britannique à Zanzibar, rap-



porte le cas d'un bâtiment arabe, qui emmena, en 1861, cent deux jeunes filles choisies dans ce but et auxquelles on avait enseigné quelques arts d'agrément. Le navire fut capturé par un croiseur anglais ; quand les matelots pénétrèrent dans les réduits habités par ces malheureuses créatures, ils s'évanouirent, tant l'air était infecté. Pas une n'aurait atteint vivante la destination, si le bâtiment n'avait été pris. Voilà pour l'humanité de ce trafic, que dire de sa moralité !

» Mais la grande majorité des esclaves s'en va vers le nord, soit par les contrées des grands lacs où, au témoignage d'un des compagnons de Stanley, la traite se pratique d'une façon effrayante, soit par mer ou par la route qui longe le littoral jusqu'à la hauteur de l'Abyssinie. Tous les ports de la côte, Monbaza, Mélinde, Lamou, Brava, Zeïla, Tadjura, sont autant de marchés d'esclaves, qui fourmillent de traitants ; ces deux dernières places surtout, dépose sir Bartle Frère, font un trafic extrêmement actif en marchandise humaine. La mer Rouge et le golfe Persique, dit le capitaine Sullivan, sont couverts de bateaux négriers qui défient la surveillance des croiseurs. Les côtes d'Arabie, où s'étaient encore des marchés publics d'esclaves, et la Perse regorgent de captifs. Le général Rigby estime à 4,000 le nombre des nègres vendus chaque année dans ces parages ; c'est dans la région du lac Nyassa que la traite a été longtemps la plus active, la plus désastreuse dans ses effets. Les environs du lac sont presque dépeuplés ; au nord de Quïloa, on voyage pendant quinze jours dans un désert dénué de tout : c'est l'œuvre des marchands d'esclaves, car la terre est riche et fertile. En 1851 Livingstone visita ces contrées inconnues avant lui : il y trouva une population nombreuse, livrée aux travaux de l'agriculture, initiée aux premiers arts de la civilisation. Le climat lui parut si beau, la terre si féconde, les hommes si bienveillants, qu'il conçut le projet de fonder une colonie dans ces parages. Dix ans après, en 1861 et 1863, l'illustre voyageur repassait dans les mêmes lieux : il ne les reconnut plus ; la traite y avait pénétré dans l'intervalle.

« Aucune parole — dit Livingstone dans son dernier journal — ne saurait donner une idée approximative de la scène de désolation sans bornes que présente aujourd'hui la vallée, jadis si riante, du Schiré. A la place de coquets villages, de multitudes de gens apportant leurs denrées aux marchés, à peine retrouvait-on une âme. Quantité d'habitants avaient fui vers le Schiré, anxieux seulement de mettre le fleuve entre eux et leurs ennemis. Les cadavres que nous voyions descendre la rivière ne représentaient qu'une faible part des victimes que leurs amis n'avaient pu inhumer par faiblesse ou que les crocodiles gorgés ne savaient plus dévorer...

» Nous passâmes auprès d'une femme attachée par le cou à un arbre ; elle était morte. On nous dit qu'elle n'avait pu suivre la caravane et que son maître n'avait pas voulu qu'elle devint, en cas de rétablissement, la propriété d'autrui. Nous en vîmes d'autres liées de la même sorte ou pendues aux arbres ; une autre encore gisait, frappée d'un coup de feu ou de couteau, dans une mare de sang. L'explication donnée était toujours la même : l'Arabe à qui avaient appartenu ces esclaves, s'était vengé par leur mort de la perte que lui infligeait leur incapacité de le suivre.

» Le même jour, nous rencontrâmes un homme mort de faim : il était extrêmement amaigri. Quelqu'un de mes gens, s'étant éloigné, trouva toute une troupe d'esclaves le cou dans des fourches et abandonnés faute de moyens de subsistance ; ils étaient si faibles qu'ils ne savaient parler ni dire d'où ils venaient ; quelques-uns d'entre eux étaient extrêmement jeunes. C'était un spectacle inénarrable ! »

Livingstone, dont la noble et héroïque figure apparaît sur tous les points de cet immense champ de carnage, comme le représentant de la justice et le vengeur des droits de l'humanité, dénonce à chaque pas de semblables scènes ; le dégoût et l'horreur en ont empoisonné les derniers jours de sa vie. « Quand j'ai essayé, écrit-il peu de temps avant sa mort, de rendre compte de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, j'ai dû rester très loin de la vérité, de peur d'être taxé d'exagération ; mais à parler franchement, le

sujet ne permet pas qu'on exagère. En surfaire les calamités est une pure impossibilité. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est tellement révoltant que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. Je parviens à oublier, avec le temps, les souvenirs les plus pénibles ; mais les scènes de la traite se représentent malgré moi et, au milieu de la nuit, me réveillent en sursaut, frappé d'horreur par leur vivacité. »

**La traite dans le bassin du Congo.**— « On a cru jusque dans ces derniers temps que la traite ne dépassait pas, dans l'Afrique centrale, les rivages immédiats des lacs Tanganyka et Nyassa : les récents voyages du capitaine Cameron et de Stanley ont prouvé que c'était une erreur. Il existe au cœur même du continent un troisième foyer de l'infâme trafic, où ses ravages ne sont guère moins considérables que sur la côte même. Les grands États des rives du Congo, le Kasongo, le Muata Yamvo sont le théâtre de chasses infernales dont les produits s'écoulent vers le midi en échange de l'ivoire et arrivent parfois jusque dans le voisinage de l'Atlantique. Des Arabes et des aventuriers qui usurpent assurément la nationalité portugaise comme le nom de chrétien, dont ils sont également indignes, sont les organisateurs de ces chasses. Ils s'adressent aux chefs indigènes qui, pour quelques fusils, leur prêtent des soldats afin d'aller détruire autant de villages et de capturer autant d'esclaves qu'il leur plaît. Cameron, qui fut témoin des hideux exploits de deux de ces brigands nommés Alvez et Coïmbra, ne trouve pas d'expression assez forte pour flétrir leur atroce brutalité. Il vit ce dernier, parti avec une troupe armée de 150 hommes, revenir au camp amenant cinquante-deux femmes liées ensemble par groupe de 17 à 20 têtes. « Quelques-unes, écrit-il, portaient leurs enfants ; d'autres étaient dans un état de grossesse avancée ; toutes étaient chargées de tissus et d'objets volés. Épuisées de fatigue, les pieds en sang, les malheureuses étaient couvertes de plaies et d'escars, indices de la cruauté des monstres qui se disaient leurs maîtres. Il faut avoir été témoin de ce spectacle déchirant pour se faire une idée de

la ruine et de la destruction d'existences humaines, causées par la capture de ces femmes... Dix villages au moins de 100 à 200 habitants chacun, représentant une population de 1500 âmes, avaient été anéantis. En supposant qu'une partie d'entre eux se fût évadée vers les villages voisins, le plus grand nombre avait incontestablement péri dans les flammes de ces demeures incendiées ; d'autres avaient succombé aux coups de fusil en essayant de sauver les femmes et les enfants, ou s'en allaient mourir de faim dans les jungles, à moins que les bêtes fauves ne terminassent plus vite leurs souffrances. »

Qu'on juge par ces paroles ce qu'il en coûte d'existences pour former une de ces caravanes. Celle d'Alvez comprenait 1500 têtes et mit deux heures à défiler. « Femmes et enfants surchargés et les pieds en lambeaux, étaient frappés sans relâche par leurs bourreaux. Arrivés au camp, ils n'y trouvaient pas le repos. Il fallait chercher l'eau, bâtir les cabanes, préparer la nourriture des maîtres ; à peine leur restait-il un moment pour s'improviser un abri. Pendant tous ces travaux, les esclaves ne cessent pas d'être enchaînés par groupes ; pour aller prendre une cruche d'eau à la rivière, pour couvrir un toit de feuilles, vingt esclaves devaient se déplacer. L'un d'eux avait-il besoin de s'arrêter, toute la troupe faisait halte ; tombait-il, cinq ou six roulaient avec lui à terre. »

Joignez à ces misères les sévices et les outrages. Cameron parle avec une indignation profonde des actes des scélérats qu'il lui fallut accompagner pendant de longues semaines. « On ne saurait imaginer, dit-il, à moins de l'avoir vu de de ses yeux, une cruauté aussi bestiale. Ces choses se passent jusque sur les frontières des colonies portugaises, à Bihé, à moins de 400 kilomètres de l'Atlantique. Même au delà de ce point, la route était jalonnée de tombes et de squelettes ; des entraves, des fourches encore attachées à des ossements blanchis couvraient le sol, et des instruments de torture, accrochés depuis peu aux arbres du chemin, attestaient que la traite sévissait toujours dans ces contrées... »

« L'Afrique — ajoute Cameron — perd le meilleur de son sang par tous les pores. Un pays riche, ne demandant que du travail pour devenir l'un des premiers marchés producteurs du monde, voit sa population, déjà bien insuffisante pour ses besoins, décimée journallement par la traite et les guerres intestines... »

Les chiffres qui viennent d'être cités, bien qu'ils correspondent aux estimations les plus basses, dispensent de tout commentaire. Ils portent à 100,000 le nombre des Nègres que la traite ravit annuellement à l'Afrique. Cette somme équivaut aux pertes d'une grande guerre ; ce qui la rend plus effroyable, c'est qu'elle n'est elle-même qu'une fraction d'un total bien autrement considérable. Livingstone assure que la quantité des esclaves atteignant la côte ne représente que la cinquième partie, dans certaines régions même où la résistance est plus énergique, que le dixième des victimes réelles de la traite. Les autres succombent dans l'attaque des villages, dans les massacres et les incendies qui les accompagnent, ou périssent le long des routes, pendant la marche des convois et à bord des bateaux. On a pu juger par les détails qui précèdent si cette appréciation est exagérée. La destruction de la vie humaine s'élèverait ainsi, chaque année, à environ 500,000 personnes. D'après sir Bartle Frère, ce minimum est dépassé de beaucoup ; le supérieur de la mission catholique de l'Afrique centrale évaluait même à un million d'hommes le chiffre des pertes que le trafic des esclaves inflige annuellement aux populations africaines. Ces estimations cessent d'étonner, quand on songe que la traite s'exerce sur un territoire aussi étendu que toute l'Europe, habité par environ quatre-vingt millions de Nègres...

Où s'écoule en dernier lieu ce flot, sans cesse renouvelé, d'esclaves ? Après la suppression de tous les grands marchés coloniaux, il ne reste plus guère, en dehors de la part absorbée par l'Afrique elle-même, que ceux de l'Orient.

« L'Égypte, l'Arabie, la Turquie, la Perse et Madagascar : tels sont désormais les pays de destination de cette marchandise humaine. Dans cette dernière île, l'esclavage

vient d'être aboli ; c'est donc à peu près exclusivement au profit des contrées musulmanes de l'Orient que l'Afrique continue d'être mise à feu et à sang. On dirait qu'à mesure que leur vitalité propre s'éteint, les sociétés musulmanes éprouvent un plus grand besoin de bras étrangers.... Au moins ce sang étranger, a-t-il servi à soutenir la race, à féconder le sol de ces contrées ? Nullement. Par les désordres moraux et physiques qu'il entraîne, l'esclavage est devenu l'une des causes essentielles de la décrépitude et de l'énervement des Etats orientaux. Son caractère est purement domestique ; les hommes desservent les offices intérieurs de la maison, les femmes et les enfants peuplent les harems. En Turquie comme en Egypte, l'esclave n'est pas employé aux travaux industriels ou agricoles ; il n'est qu'un objet de luxe. Sa valeur en est d'autant plus grande ; le nègre qui vaut 2 fr. 50 c. sur les bords du lac Nyassa, 40 fr. sur le Haut-Nil, 250 fr. à Khartoum, se vend au Caire, à Constantinople, à Salonique, de 500 à 1500 fr. Voilà ce qui stimule les arrivages et convertit tous les ports de l'Orient en marchés clandestins d'esclaves... »

Il est grand temps que les nations civilisées s'associent dans un généreux et puissant effort pour mettre un terme à d'aussi abominables iniquités. C'est une réparation due à un long passé de complicité et d'indifférence ; c'est un devoir que leur imposent et la voix de l'humanité et le souci de leur propre avenir.

« L'Afrique, dit M. Laboulaye, est un marché qui appartient à tout le monde ; on n'a pas le droit d'y porter la guerre, d'y ruiner la population pour la plus grande gloire des harems d'Orient. Les guerres qui désolent l'Afrique viennent du dehors ; c'est le brigandage des chasseurs d'esclaves qui les allume et les nourrit. Voilà ce que les peuples chrétiens ont le droit d'empêcher. Ils peuvent défendre la liberté des mers. Personne n'a le droit de dévaster une terre qui fait la quatrième partie du monde et qui offre à l'Europe et à l'Amérique un marché dont elles ont besoin. Si la pitié ne suffit pas pour animer les peuples chrétiens, qu'ils songent à leurs intérêts. »

Un voyageur célèbre, le D<sup>r</sup> Schweinfurth, tient le même langage : « De nos jours, dit-il, l'Afrique ne peut plus rester à l'écart ; nous avons besoin d'elle, besoin de ses marchés, de ses efforts. Cette terre colossale doit participer au labeur commun, produire et prendre part au commerce du monde. Pour cela, il ne faut plus d'esclavage. »

« Sans la suppression absolue de la traite, toute tentative de faire pénétrer la civilisation en Afrique serait, au surplus, infructueuse ; là a été l'écueil des entreprises passées, là est encore la pierre d'achoppement des fondations nouvelles. En installant à perpétuité la guerre étrangère et civile au cœur de l'Afrique, la traite y étouffe tout germe de progrès et replonge sans cesse dans la barbarie les sociétés qui commençaient à en sortir. Les profits de l'odieux trafic sont d'ailleurs si énormes qu'ils empêchent l'établissement de tout commerce légitime ; les négociants honnêtes ne sauraient écouler leurs produits, les indigènes n'ont nul intérêt à accroître les leurs, et l'étranger risque presque partout d'être pris pour un ennemi. »

Voilà l'œuvre de la traite ; voilà aussi pourquoi l'Afrique est restée, depuis quatre siècles, stationnaire et, sauf sur quelques points du littoral, n'a pas fait un pas dans les voies de la civilisation.

---

## CHAPITRE III.

### LES GRANDS EXPLORATEURS DE L'AFRIQUE CENTRALE.

LIVINGSTONE, BURTON, SPEKE, GRANT, BAKER, CAMERON,  
STANLEY (1841-1880).

Il semble étrange que l'Afrique, placée si près de l'Europe, contournée depuis le temps des Romains, soit restée jusqu'à nos jours, du moins dans son intérieur, la plus inconnue des cinq parties du monde.

Cela tient sans doute à la configuration massive de ce continent, au manque de fleuves navigables, de golfes profonds qui entameraient l'intérieur, et surtout à son climat généralement meurtrier pour les Européens. Cela tient probablement plus encore à l'état de barbarie de ses populations, lesquelles, par là même qu'elles sont restées sauvages, incultes, vivant au jour le jour, ayant peu de besoins, traquées d'ailleurs par la traite, n'ont pas su tirer parti des produits naturels du sol, n'ont rien édifié, ni villes, ni monuments, ni routes, n'ont pas en un mot accumulé de richesses commerciales ou artistiques, capables d'attirer vers elles les Européens qui ont préféré se diriger vers l'Inde d'abord, vers l'Amérique ensuite.

Nous ne dirons rien de l'Afrique septentrionale, qui depuis longtemps est en rapport avec les riverains européens de la Méditerranée. Nous ne parlerons pas non plus des explorateurs qui ont fait découvrir les côtes méridionales du continent, depuis quatre siècles que Vasco de Gama a doublé le cap de Bonne-Espérance.

Tenons-nous en à l'Afrique centrale dans laquelle se trouve le territoire de l'Etat du Congo, qui nous intéresse ici d'une manière toute spéciale.



L'embouchure du fleuve Congo ou Zaïré avait été reconnue, en 1484, par Diego Cam, qui y planta sur la rive sud un *padrao*, borne en pierre ornée des armes du Portugal et d'une croix, pour marquer à la fois la prise de possession et le but religieux de la conquête. Depuis cette époque, les négociants portugais établirent des comptoirs de commerce pour faciliter les échanges avec les indigènes, sans s'aventurer dans l'intérieur du pays, au-delà de la région côtière où se créa le royaume du Congo, dont la capitale était San-Salvador. Les missionnaires catholiques seuls, armés de la croix, bravant les flèches des sauvages et un climat meurtrier, s'avancèrent plus loin afin d'étendre partout le royaume du Christ. Mais ni les uns ni les autres ne nous ont laissé de relations bien explicites de leurs voyages, dont le but n'était pas précisément l'extension des connaissances géographiques, telles que nous le comprenons aujourd'hui.

C'est seulement au commencement de ce siècle, en 1816, que le capitaine anglais *Tuckey*, à la tête d'une expédition envoyée par la Société géographique de Londres, tenta de remonter le Congo; mais il fut arrêté dans les rapides à 200 kilomètres de la côte, et il périt avec la plupart des siens, en un lieu où 60 ans plus tard arriva Stanley, venant, lui, de parcourir le fleuve de l'est à l'ouest.

En 1856, un missionnaire protestant, Rebmann, revenant de la côte orientale, publia une esquisse où figurait un lac immense occupant en partie le centre du continent sous le nom d'*Ou-niamouési*, qui est celui d'une contrée. L'existence d'une mer intérieure aussi étendue, quoique affirmée par des marchands arabes qui parlaient *de visu*, excita des doutes, et la Société géographique de Londres résolut d'y envoyer des explorateurs.

Ce fut là l'origine des brillantes découvertes faites par les Anglais dans l'Afrique centrale.

De 1857 à 1859, **Burton** et *Speke*, officiers anglais, partent de Zanzibar et arrivent à Kازه (Tabora) et à Udjidji, où ils découvrent le lac *Tanganyka* (1858). Burton exprime ainsi sa surprise et sa joie de cette grande découverte : « A

première vue, dit-il, la disposition des arbres et le soleil qui n'éclairait qu'une partie du lac en réduisaient tellement l'étendue que je me reprochai d'avoir risqué mes jours, sacrifié ma santé pour si peu de chose. — Je m'avançai néanmoins, la scène se déploya tout à coup et me plongea dans l'extase. Rien de plus saisissant que ce premier aspect du Tanganyka mollement couché au sein des montagnes et se chauffant au soleil des tropiques. A vos pieds, des gorges sauvages, où le sentier rampe et se déroule avec peine ; au bas des précipices, une étroite ceinture d'un vert d'émeraude, qui ne se flétrit jamais, et s'incline vers un ruban de sable, aux reflets d'or, frangé de roseaux et déchiré par les vagues. ....Ce fut une ivresse pour l'âme et pour les yeux ; j'oubliai tout : dangers, fatigues, incertitude du retour. J'aurais accepté le double des maux que nous avons eu à subir ; et chacun partageait mon ravissement. »

Revenu à Kazeu, **Speke** fait une pointe au nord et aperçoit le lac *Victoria* (1858), le principal lac de l'Afrique ; puis il rejoint son compagnon qui voulait à peine le croire et tous deux effectuent leur retour par Zanzibar.

En 1862-63, voulant revoir sa découverte, *Speke* (2<sup>e</sup> voyage) et son ami **Grant** vont de Zanzibar au lac Victoria et découvrent le Nil-Victoria, qui en sort ; ils visitent le célèbre Mtésa, roi de l'Uganda, puis ils reviennent en descendant le Nil-Blanc, jusqu'en Egypte.

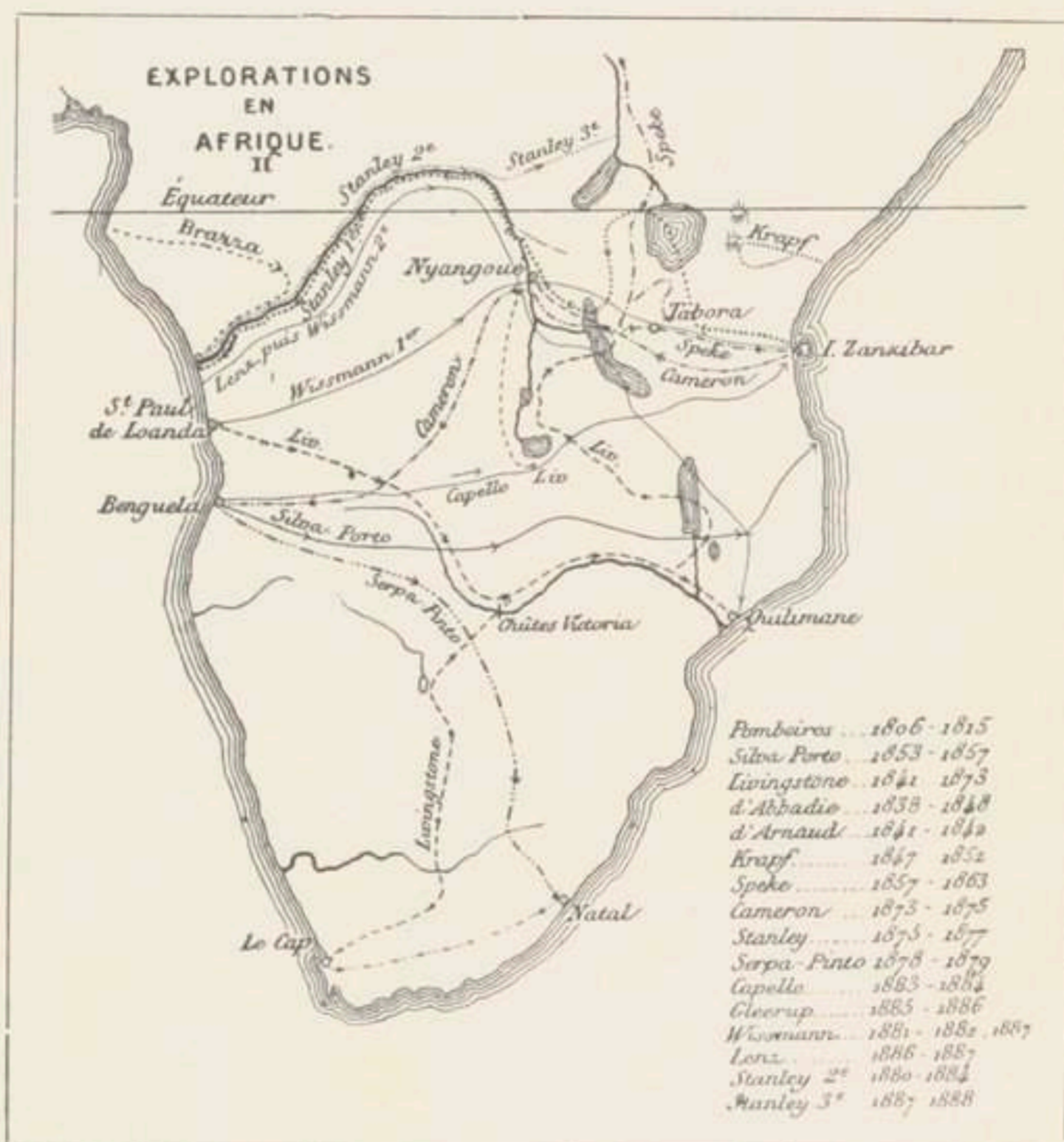
A Gondokoro, ils avaient rencontré Samuel **Baker** qui, sur leurs renseignements, va découvrir le lac *Albert* et sa communication avec le Victoria et le Nil (1863). Plus tard, Baker, accompagné de sa femme, revient conquérir le Haut-Nil pour le vice-roi d'Egypte et s'établit à Gondokoro. En 1874, le célèbre **Gordon-Pacha**, anglais aussi, lui succède comme gouverneur de ces provinces, où il laisse *Emin-Pacha*, que nous retrouverons plus tard.

Les Anglais avaient ainsi rétabli sur la carte d'Afrique les lacs du Haut-Nil, que l'antiquité avait soupçonnés, que le moyen âge avait connus, mais que les cartographes du siècle dernier avaient à tort fait effacer. Des lettres inédites du voyageur belge *de Pruyssenaere*, qui explorait à cette

époque le haut Nil, nous apprennent que l'existence de ces lacs n'y était mise en doute par personne ; il se proposait de les visiter lorsque la mort l'enleva.

### LIVINGSTONE.

David Livingstone, missionnaire écossais protestant, ouvre la série des grands explorateurs qui eurent la gloire



Les grands voyages dans l'Afrique centrale.

de faire la traversée de l'Afrique d'un Océan à l'autre. Pendant plus de 25 ans, il parcourut toute l'Afrique Australe, d'abord en qualité de prédicant de la Société évangélique de Londres, puis comme consul-général du gouvernement britannique.

Dès 1841, Livingstone avait évangélisé les régions situées entre le Cap et le Zambèze. Il avait apparu aux noirs comme « un messenger de la Bonne Nouvelle, médecin du corps et de l'âme, leur prêchant la douceur et la paix, leur

enseignant le respect de la vie et l'amour du travail. » Aussi avait-il acquis sur leur esprit et leur cœur une influence qui lui permit de se faire une escorte d'indigènes, d'aller partout en explorateur, le jour où, en 1849, il commença ses courses géographiques.

Il découvrit le lac *Ngami* cette même année, et explora ensuite le bassin du *Zambèze*, remontant la *Liambaye* et la *Liba* jusqu'au lac *Dilolo*, dont une partie des eaux s'écoule vers le *Kassaï*. Franchissant cette rivière et le *Koango*, il parvint à *Saint-Paul de Loanda* en 1854. Il revint de là aux merveilleuses chutes *Victoria* du *Zambèze* (1855) et suivit ce fleuve jusqu'à *Quilimane*, accomplissant ainsi le premier voyage transcontinental de l'Afrique.

Rentré à Londres en 1857, Livingstone y publia la première relation complète de ses voyages, laquelle fut reçue avec enthousiasme, non-seulement en Angleterre, mais dans le monde entier. Dès l'année suivante, il repartit pour l'Afrique avec le titre de consul-général, ayant pour mission de chercher surtout à abolir l'esclavage et la traite des nègres. Le progrès des sciences géographiques, lui doit dans ce troisième voyage l'exploration plus complète du *Zambèze* et la découverte des lacs *Nyassa* et *Schirwa*.

Enfin dans son quatrième et dernier grand voyage, Livingstone partit de *Zanzibar* avec une escorte de *Cipayes* indiens, qu'il dut bientôt renvoyer, et d'Anjouanais des îles *Comores*, qui l'abandonnèrent en route. Il les remplaça par des indigènes qui lui restèrent fidèlement attachés, même, comme on le verra, jusqu'après sa mort. Avec eux, il explora la *Ravouma*, le nord du lac *Nyassa* et pénétra enfin dans le bassin du haut Congo, qui nous intéresse ici particulièrement. Bien reçu par le « *Cazembé* », roi du *Lounda*, il trouva le lac *Moéro*, remonta le *Louapoula*, qui s'y jette, et découvrit le grand lac *Bangouéolo* ; de là il gagna le *Tanganyka* (déjà vu par *Burton*) et séjourna à *Oudjidji*, d'où il écrivit en Europe pour démentir le bruit de sa mort, que les déserteurs Anjouanais avaient fait courir. Ensuite il traversa à l'ouest les forêts du *Manyéma*, remonta la *Loualaba* et son chapelet de lacs, vit notam-

ment le lac Kémolondo (Landji ?) et un autre qu'il appela Lincoln ; arrêté à Nyangoué sous le 4<sup>e</sup> degré de latitude sud, il revint à Oudjidji, où H. Stanley, envoyé à sa recherche, le rencontra, le 10 novembre 1871.

En effet, on était depuis 4 ans sans nouvelles de Livingstone, et aucune des 34 lettres qu'il avait écrites n'était parvenue en Europe. La Société de Géographie de Londres, alarmée, organisait pour le rechercher, une expédition qui fut prévenue par celle de Stanley, arrivant par l'Inde. Celui-ci trouva le vieillard malade, épuisé, découragé, mourant ; mais ses soins, la joie de sa visite et une nourriture substantielle qu'il lui procura lui rendirent la vie. Ils explorèrent ensemble en canot la rive septentrionale du Tanganyka, pour s'assurer qu'il ne communique pas avec le Nil ; puis, refusant de rentrer en Europe, parce qu'il tenait toujours à identifier le bassin de la Loualaba avec celui du Nil, Livingstone confia ses lettres et son journal à Stanley qui le quitta le 14 mars 1872.

Le docteur retourna donc dans l'ouest par le Manyéma, visita les mines de cuivre du Katanga, remonta jusqu'au sud du Bangouéolo, traversant une région marécageuse qu'il compare à « une immense éponge trempée. » De nouveau épuisé par la fièvre, réduit à l'état de squelette, porté tour à tour sur les épaules de ses compagnons noirs, il parvint à Ilala, village du chef Tchitambo, où, le 4 mai 1873, David Livingstone expira sous une hutte de gazons....

Ses serviteurs Souzi, Chouma et le nègre Jacob Wainwright, qui avaient partagé toutes ses misères, firent preuve du plus admirable dévouement. « Ils offrirent au chef Tchitambo, dit M. Lanier, un présent pour n'être pas inquiétés dans leurs projets de départ, firent dessécher le corps de Livingstone au soleil, le réduisirent en momie, puis l'enveloppèrent de calicot et le plaçant dans une écorce d'arbre autour de laquelle fut cousu un morceau de toile à voile, ils partirent pour Tabora où ils rencontrèrent Cameron. Ils gagnèrent la côte avec leur précieux fardeau, courant mille dangers en route et donnant ainsi à la mémoire de l'homme qu'ils avaient appris à estimer et aimer vivant.

le suprême et touchant hommage d'une fidélité que la mort n'avait pu rompre. Les restes de Livingstone, ses papiers, ses notes et ses instruments furent remis intacts au consul de la Grande-Bretagne, à Zanzibar, au mois de février 1874, et aussitôt transportés en Angleterre. »

Des honneurs exceptionnels furent rendus à ses dépouilles ; les obsèques eurent lieu aux frais du Trésor public, et le corps fut inhumé dans l'église de Westminster : hommages suprêmes bien dus à la grandeur des services rendus par le savant et l'homme de bien dont le nom restera comme le symbole de l'émancipation d'un continent.

### CAMERON.

A la nouvelle de Livingstone retrouvé par Stanley (1872), la Société de Géographie de Londres regrettant de s'être laissée devancer par un Américain (on ignorait alors que Stanley fut Anglais lui-même), organisa de nouveau deux expéditions pour aller à la rencontre de Livingstone, au centre de l'Afrique. L'une, qui remontait déjà par l'ouest le fleuve Congo, fut rappelée lorsque l'on connut la mort du docteur ; l'autre, qui prit par Zanzibar la route des grands lacs, était commandée par Verney Lowett **Cameron**, lieutenant de la marine anglaise, descendant d'une famille noble d'Ecosse.

En janvier 1873, Cameron quitta Bagamoyo, avec le chirurgien Dillon, le lieutenant Murphy et le jeune Moffat (ce dernier, neveu de Livingstone, mourut au début du voyage) ; il gagna l'Ousagara, le pays d'Ougogo et l'Ounyamouézi. A Tabora, il rencontra le convoi funèbre de l'homme qu'il cherchait, rapporté par ses fidèles serviteurs. Après avoir organisé leur retour vers la côte, il résolut de continuer sa route dans le but d'arriver au Loualaba et de le descendre.

A Kahouéli, il atteignit le Tanganyka, y trouva les derniers papiers de Livingstone, équipa une barque et entreprit l'exploration du lac. Il en fit le tour dans la moitié méridionale, et découvrit la rivière *Loukoug*a qui

s'en échappait à l'ouest, par un émissaire d'un mille de large, fermé aux trois quarts d'un banc de sable couvert d'herbes ; il le descendit l'espace de quatre ou cinq milles jusqu'au point où l'amas de végétation flottant l'empêcha d'aller plus loin.

Le hardi voyageur s'enfonça ensuite dans les régions boisées du Manyéma, franchit nombre d'affluents et parvint en août 1874 à Nyangoué.

Ne pouvant se procurer de canots pour descendre le Loualaba, il voulut atteindre à l'ouest un grand lac, le Sankorra, dont il entendait parler ; mais il fut arrêté par les chefs du pays de Lomami, et il dut se résigner à prendre la direction du sud-ouest. Il remonta la rive droite du Lomami, à travers l'Ouroua, en se mêlant à une caravane de traitants qui, plus d'une fois, eut à combattre contre les indigènes. Dans le Kasongo, Cameron visita le lac Kasali et longea, mais à distance, le chapelet de lacs du Loualaba ; il y fut aussi témoin de la chasse des nègres par des trafiquants de l'Angola qui revenaient « avec une file de 30 à 60 femmes chargées de leurs enfants et de gros ballots de butin, et attachées ensemble par des cordes. » Plus à l'ouest, il suivit le plateau du lac Dilolo, déjà parcouru par Livingstone, parvint à Bihé, enfin à Saint-Philippe-de-Benguéla, où, malade du scorbut, il faillit mourir.

Son voyage de Bagamoyo à Benguéla avait duré 2 ans et 8 mois pendant lesquels il avait parcouru 5500 kilomètres à pied, dont 2000 en terre inconnue. Ayant ainsi accompli pacifiquement la deuxième traversée du continent africain, il fut reçu en Angleterre avec des ovations extraordinaires bien méritées.

#### HENRY STANLEY.

« Il n'est pas possible de raconter les travaux des *Belges au Congo*, dit M. Wauters, sans consacrer une page, une grande page, à l'homme extraordinaire qui pendant plus de quatre années fut leur chef. Stanley a irrévocablement lié son nom à celui du Congo. Non seulement il a été le premier à dessiner géographiquement le cours inattendu

du grand fleuve sur la carte, mais il vient d'ouvrir son bassin entier au libre commerce du monde.

» On a longtemps discuté sur la question de savoir si Stanley est Américain ou Anglais. Tandis que les uns le disaient Yankée de l'Illinois, du Missouri ou du Connecticut, les autres le faisaient naître en Angleterre ou au pays de Galles. C'est dans ce dernier pays qu'il vit le jour. Ce qui explique l'incertitude dans laquelle on est longtemps resté à ce sujet, c'est que Stanley arriva jeune encore en Amérique, où les circonstances l'amènèrent à changer de nom.

» Henry Moreland **Stanley**, de son vrai nom *John Rowlands*, naquit près de la petite ville de Denbig (pays de Galles), en 1840. A peine âgé de deux ans il perdit son père, et l'année suivante il fut placé par sa mère à l'hospice des enfants pauvres de Saint-Asaph, où il reçut une bonne éducation et où ses progrès le firent, jeune encore, employer à la comptabilité de l'établissement. L'arithmétique et la géographie étaient ses branches favorites ; elles le sont restées...

» Plus tard, il s'embarquait à bord d'un navire frété pour la Nouvelle-Orléans, payant le passage par son travail. Le futur explorateur du « continent mystérieux » avait alors seize ans.

» Arrivé à destination, son premier soin fut de chercher un emploi quelconque, les moyens de subsistance lui faisant complètement défaut. Il le trouva dans la maison d'un négociant de la Nouvelle-Orléans, du nom de Stanley, dont il ne tarda pas à gagner la sympathie et la confiance par son intelligence et son activité. C'est cet homme honorable qui fut le premier protecteur de notre héros, auquel il s'attacha de plus en plus et qu'il finit par adopter ; ce qui amena John Rowlands à prendre le nom de Stanley sous lequel il s'est illustré depuis. Cependant, la mort subite de son bienfaiteur, décédé sans tester, vint tout à coup détruire sans doute, des espérances de fortune et d'avenir....

» La guerre de la sécession qui éclate aux États-Unis, en 1861, enrôle Stanley dans l'armée confédérée, dans laquelle



il prend part à plusieurs engagements, sous les ordres du général Johnston ; puis dans la marine où il fait aussi des actions d'éclat.

» Six mois plus tard, en 1865, son vaisseau partit en croisière en Europe et arriva à Constantinople. Stanley obtint un congé, fit un voyage à Smyrne et dans l'Asie-Mineure, puis alla voir sa mère au pays natal. De retour aux États-Unis, et la guerre étant terminée, il donna sa démission de son grade d'officier et nous le voyons aborder la nouvelle carrière qui doit lui faire parcourir le monde, l'envoyer au centre de l'Afrique et faire finalement de lui le célèbre Henry Stanley : il devient journaliste.

» Sa première campagne est celle qu'il fait comme reporter du *Missouri Democrat* et de la *New-York Tribune*, à la suite de l'expédition du général Hancock contre les Indiens Cheyennes et Kiowas... Plus tard, il est nommé correspondant-voyageur du *New-York Herald*, aux appointements de 15,000 fr. par an et va suivre en Abyssinie les opérations de l'armée anglaise... Ses dépêches et ses informations eurent le mérite d'être expédiées avec une rapidité réellement surprenante : la nouvelle de la prise de Magdala, notamment, arriva à New-York un jour entier avant la même nouvelle envoyée à Londres par les officiers anglais.

» Revenu d'Abyssinie, il assiste à l'inauguration de l'isthme de Suez (1869) ; après quoi, toujours commissionné par le *Herald*, il entreprend un grand voyage à travers l'Asie-Mineure, le Caucase, la Géorgie et la Perse jusqu'aux Indes. En revenant vers l'Europe, en novembre 1870, Stanley s'arrêta quelque temps en Egypte, avec l'espoir d'y voir arriver Livingstone, dont la presse des deux mondes s'occupait fort en ce moment. Cet espoir ne s'étant pas réalisé, il alla en Espagne, d'où un télégramme de M. James Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*, ne tarda pas à l'appeler à Paris.

» A partir de ce moment, la biographie de Stanley est mieux connue. Après avoir été successivement employé de commerce, soldat, officier de marine et journaliste, nous

allons le voir se transformer une nouvelle fois et apparaître comme explorateur et géographe. Chacun a encore présent à la mémoire le premier chapitre de son livre : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, où l'auteur raconte son entrevue avec M. Bennett et dans laquelle celui-ci, à brûle-pourpoint, lui demanda d'aller à la recherche de Livingstone, perdu au cœur de l'Afrique, afin de porter secours et assistance à l'illustre explorateur. C'est le début d'un véritable roman, et l'on douterait peut-être encore de la véracité de l'aventure et de ses suites, tellement l'affaire est extraordinaire, si le journal du voyageur écossais n'était là pour en attester la complète exactitude. »

Voici en quels termes Stanley lui-même raconte la résolution soudaine prise par le directeur du *New-York Herald*, et l'adhésion non moins prompte qu'il donna à ce projet d'une audace toute américaine :

« Le 16 octobre de l'an du Seigneur 1869, j'étais à Madrid, rue  
» de la Croix. A dix heures du matin, Jacopo m'apporte une dépêche;  
» j'y trouve les mots suivants : « Rendez-vous à Paris ; affaire  
» importante. » Le télégramme est de James-Gordon Bennett fils,  
» directeur du *New-York Herald*. A trois heures j'étais en route.  
» Obligé de m'arrêter à Bayonne, je n'arrivai à Paris que dans la  
» nuit suivante. J'allai directement au Grand-Hôtel et frappant à  
» la porte de M. Bennett. « Entrez », dit une voix. — Je trouvai  
» M. Bennett au lit. — « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il. — Stan-  
» ley. — « Ah ! oui. Prenez un siège ; j'ai pour vous une mission  
» importante. » — Il jeta sa robe de chambre sur ses épaules, et  
» me dit vivement : — « Où pensez-vous que soit Livingstone ? »  
» Je n'en sais vraiment rien, Monsieur. — « Croyez-vous qu'il soit  
» mort ? — Possible que oui, possible que non. — « Moi je pense  
» qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à sa re-  
» cherche. » — Avez-vous réfléchi à la dépense qu'occasionnera ce  
» voyage ? — « Vous prendrez d'abord 25000 francs. Quand ils  
» seront épuisés, vous ferez une traite d'autant, puis une troisième,  
» et ainsi de suite ; mais retrouvez Livingstone. » — Dois-je aller di-  
» rectement à la recherche de Livingstone ? — « Non ; vous assis-  
» terez à l'inauguration du canal de Suez. De là, vous remonterez  
» le Nil. J'ai entendu dire que Baker allait partir pour la Haute-  
» Egypte ; informez-vous le plus possible de son expédition. Vous

» ferez bien après cela d'aller à Jérusalem ; le capitaine Warren  
 » fait, dit-on, là-bas, des découvertes importantes ; puis à Cons-  
 » tantinople. Après... voyons un peu. Vous passerez par la Crimée  
 » et vous visiterez les champs de bataille ; puis vous suivrez le  
 » Caucase jusqu'à la mer Caspienne ; on dit qu'il y a là une ex-  
 » pédition russe en partance pour Khiva. Ensuite vous gagnerez  
 » l'Inde, en traversant la Perse ; vous pouvez écrire de Persépolis  
 » une lettre intéressante. Bagdad sera sur votre passage, adressez-  
 » nous quelque chose sur le chemin de fer de la vallée de l'Eu-  
 » phrate ; et, quand vous serez dans l'Inde, embarquez-vous pour  
 » rejoindre Livingstone. A cette époque vous apprendrez sans  
 » doute qu'il est en route pour Zanzibar ; sinon, allez dans l'inté-  
 » rieur et cherchez-le jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé. Informez-  
 » vous de ses découvertes. Enfin, s'il est mort, rapportez-en des  
 » preuves certaines. Maintenant bonsoir, et que Dieu soit avec  
 » vous. — Bonsoir, Monsieur. Tout ce que l'humaine nature a le  
 » pouvoir de faire, je le ferai, ajoutai-je, et dans la mission que je  
 » vais accomplir, veuille Dieu être avec moi. » (1)

Ce qui fut dit fut fait, de point en point, avec une chance merveilleuse. Le 6 janvier 1871, Stanley passait à Zanzibar, et nous regrettons de ne pouvoir donner ici le récit touchant de son entrevue avec Livingstone retrouvé le 10 novembre suivant. Ne pouvant le décider à revenir en Europe, il le quitta pour reprendre la route de Zanzibar.

Mais un explorateur de cette trempe ne devait pas rester inactif. En 1874, les propriétaires du *New-York Herald*, et du journal anglais *Daily Télégraph* s'unirent pour le charger de la mission de poursuivre et de compléter les recherches de Livingstone. A la fin de cette année, Stanley commença donc son voyage « à travers le Continent Mystérieux » dont nous donnerons ici le résumé.

Après une exploration préalable de la rivière Loufidji, tributaire de la mer des Indes, il était parti de Bagamoyo, accompagné de trois Anglais, Frédéric Barker, Edouard et Frank Pocock, avec une véritable armée de serviteurs, guides, porteurs et combattants, régulièrement équipés et

(1) H. STANLEY. *Comment j'ai retrouvé Livingstone.*

disciplinés, au nombre de plus de 300 ; il emportait un bateau démonté, le *Lady-Alice*, pour naviguer sur les lacs. Cinquante membres de l'expédition avaient déserté avant l'arrivée à Mpouapoua (Ousagara) ; les désertions continuèrent quand on traversa l'inhospitalière contrée de l'Ougogo, où les rafales, les pluies diluviennes, les maladies décimèrent la caravane ; l'escorte en vint à manger les restes putréfiés des éléphants trouvés dans la forêt. A Souna, où mourut Edouard Pocock, plus de cent hommes avaient déjà disparu. Quand on arriva sur la rivière Livoumbou, un des affluents supérieurs du lac Victoria, il fallut soutenir pendant trois jours un combat en règle contre les habitants ; Stanley perdit vingt-et-un des siens ; son escorte était réduite à 194 hommes. A la fin de février (1875), en descendant la vallée du Chimiyou, on toucha au sud du **lac Victoria**, à l'est du port de Kagéhyi. La barque *Lady-Alice* fut armée et mise à flot, et Stanley s'élança avec dix hommes sur le lac dont il longea la rive orientale. Il eut une entrevue avec M'tésa, roi de l'Ouganda, qu'il dépeint comme le plus généreux et le plus intelligent des monarques africains. Après une excursion dans la baie Murchison, Stanley, escorté par une flottille que lui fournit M'tésa, franchit de nouveau le lac Victoria. En abordant l'île de Bambiré, il fut cerné par une bande de « deux cents noirs démons, faisant tournoyer autant de massues à fleur de nos têtes, dit-il, luttant pour nous insulter de plus près, et saisir l'occasion de nous transpercer ou de nous assommer. » Il atteignit ensuite une île déserte, qu'il appela l'île du Refuge ; puis après trois jours de navigation, pendant lesquels il essuya encore une furieuse tempête et une grêle épouvantable, il rentra à Kagéhyi, où ses compagnons l'accueillirent avec des hourrahs frénétiques. Mais Stanley y apprit la mort de Frédéric Barker, l'un de ses compagnons anglais, et l'opposition des rois du sud pour lui barrer le passage. Il repartit pour le pays d'Ouganda, revit M'tésa et assista aux préparatifs d'une guerre contre les Vouavouma qui refusaient à leur roi le tribut. Après quatre combats, son habile intervention réussit à ramener la paix.

Le voyageur quitta l'Ouganda pour se rendre au **lac Albert**. M'tésa combla de présents son cher ami *Stampli*, ordonna à ses sujets de lui ouvrir le chemin de l'ouest, et plus tard lui offrit même 90,000 hommes pour se frayer un chemin vers le Louta-Nzigé. Stanley partit d'Oulagalla, traversa la Katounga, affluent du lac Victoria, et donna à la plus haute cime des monts du Gambaragara, le nom de Gordon-Bennett. Menacé par l'hostilité des Ousangora, il ne put lancer le *Lady-Alice* sur le lac Albert et dut se contenter d'en explorer le littoral au sud de Vekovia. Du Mpororo, il passa dans le Karagoué et explora le lac Alexandra qui s'écoule par l'Alexandra-Nil dans le lac Victoria. Il pénétra ensuite dans la région du **Tanganyka**, fit le tour du lac et arriva à l'embouchure de la Loukouga, mais ne put se rendre nettement compte de sa véritable direction : ses deux expériences furent contradictoires ; dans l'une le disque en bois qu'il avait placé sur la rivière fut poussé vers le lac ; dans l'autre, vers la rivière. Il supposa que, depuis le passage de Cameron (1873), les alluvions avaient exhaussé le lit de la Loukouga et obstrué son embouchure, mais que le niveau du Tanganyka s'élevant, balayerait l'obstacle des boues et lui rendrait sa première destination ; ce qui se vérifia.

L'énergique reporter fuyant l'Oudjiji où sévissait une furieuse épidémie de petite vérole, comença alors la troisième partie de son voyage du Tanganyka à l'Atlantique. En s'éloignant de Nyangoué, il abordait une région entièrement inconnue. La Loualaba changeant de nom à chacun de ses affluents, il l'appela désormais le **Livingstone**. Le *Lady-Alice* et d'autres pirogues descendirent le fleuve au milieu des populations hostiles et cannibales ; les villages étaient ornés de crânes humains. De tous côtés s'élevait le cri de guerre ; Stanley essaya plusieurs fois de négocier, on lui répondait par une grêle de traits ou des attaques nocturnes. Dans 32 combats, il lui fallut s'ouvrir un passage à coups de carabine, et verser le sang sur les bords du fleuve jusqu'au Stanley-Pool ; il fallut aussi, pour tourner les deux séries de cataractes qui barrent le fleuve, tailler dans la forêt

vierge plus de 20 kilomètres de chemin et traîner les embarcations jusqu'à l'eau navigable. Le 3 juin 1877, au passage des rapides de Massassa, non loin d'Isanghila, il eut la douleur de perdre son ami Frank Pocock, le dernier des ses trois compagnons blancs, noyé dans le fleuve ; lui-même pensa être englouti dans les cataractes de Moua et il n'échappa que par miracle aux tourbillons de Mbélo, où il fut précipité avec le *Lady-Alice*. De la dernière des 32 cataractes Livingstone, il gagna par terre Boma et arriva enfin à Kabinda, port sur l'Atlantique. le 10 août 1877, après « un voyage de 999 jours à travers le Continent Mystérieux » où il avait parcouru plus de 12,000 kilomètres de chemin.

Sa découverte du Congo est la plus fructueuse exploration des temps modernes ; aussi l'Europe étonnée fit-elle à Stanley, absent depuis trois ans, un accueil triomphal, et pendant longtemps la presse et les revues savantes contèrent ses exploits.

Nous verrons dans le chapitre IV comment Stanley descendit le grand fleuve ; dans le chapitre V, comment il y retourna pour y jeter les fondations de l'Etat du Congo ; enfin nous dirons le résultat de son expédition actuelle au secours d'*Emin-Pacha*, prisonnier sur le Haut-Nil.

**M. Savorgnan de Brazza.** — Après cet exposé sommaire des grands travaux de Livingstone, Burton, Speke, Cameron et Stanley, nous devons rapporter ici ceux de Pierre Savorgnan de Brazza, dont les découvertes géographiques sont relativement bien médiocres, mais dont l'habileté politique a su préparer l'annexion à la France d'une partie des territoires du Congo, découverts par Stanley et ses aides de l'Association.

Voici ce qu'écrit à ce sujet le savant M. Delgeur :

« De 1875 à 1877, un voyageur français, M. Marche, remontait pour la seconde fois le fleuve Ogowé, voisin du Gabon, que l'on croyait d'une grande importance ; il avait pour compagnon l'enseigne de vaisseau, *Savorgnan de*

*Brazza*, italien, depuis naturalisé français, le quartier-maître Hamon et le médecin de marine Ballay.... Un peu au-delà de la cataracte de Damé, la fièvre força M. Marche à retourner sur ses pas. M. de Brazza et ses compagnons continuèrent au milieu des plus grandes difficultés et des dangers de toute espèce, et arrivèrent enfin à la chute de Pubara, au-dessus de laquelle la rivière ne présente plus que deux petits cours d'eau sans importance. Ce contretemps ne les empêcha point de poursuivre leur exploration, par terre cette fois ; ils rencontrèrent bientôt une rivière coulant vers l'est. C'était l'*Alima*. Ils voulurent la descendre, mais en furent empêchés par l'hostilité des riverains contre lesquels ils durent faire usage de leurs armes à feu. Ce côté leur étant fermé, ils prirent la route du nord et arrivèrent dans une contrée désolée par la famine. Le manque de vivres obligea M. de Brazza de renvoyer à Lopé le Dr Ballay avec la plupart de ses hommes. Lui-même, accompagné de Hamon et de quelques porteurs seulement, continua son voyage et poussa jusqu'à un demi-degré au-delà de l'équateur ; là, il trouva une seconde rivière qui se dirigeait également vers l'est et qui portait le nom de *Licon*.

» Alors le manque de vivres, le mauvais état de sa santé et surtout l'approche de la saison pluvieuse qui l'aurait condamné à un repos forcé, l'engagèrent à rentrer au Gabon, où il arriva épuisé et sans ressources. Il y trouva à sa grande joie un secours inattendu : le roi des Belges, pour le récompenser de sa persévérance, avait généreusement mis à sa disposition une somme de 20.000 fr. qui le tirèrent d'embarras. Ce fut là qu'il apprit le voyage aventureux de Stanley à travers le continent, et il en conclut immédiatement que les rivières qu'il venait de découvrir devaient aller se déverser dans le grand fleuve que le hardi américain venait de descendre.

» Revenu en Europe, M. de Brazza se rendit aussitôt à Bruxelles pour présenter ses hommages au roi des Belges et le remercier de sa générosité. *Le roi lui proposa de fonder une station hospitalière à l'ouest*, comme le capitaine

Bloyed en allait établir une du côté de Zanzibar. M. de Brazza accepta avec l'autorisation du gouvernement français, qui le mit à la disposition du comité français de l'Association : mais comme ce comité manquait de fonds pour établir deux stations, la caisse centrale (de Bruxelles) envoya dans ce but 20,000 fr. à M. de Lesseps, qui en était président.

» M. de Brazza partit en 1879, et fonda en 1880, sur le haut Ogowé, à Nghimi, vers 0°45' latitude S. et 13°5' long. E. G., une station qu'il nomma *Franceville*. Il fut très bien reçu par les Batéké et traversa le magnifique plateau qui sépare le bassin de l'Ogowé de celui du Congo. Arrivé à ce dernier fleuve, il le descendit jusqu'au Stanley-Pool, où il fonda à M'fiva, au nord du lac, une seconde station, que M. de Lesseps a depuis appelée *Brazzaville*.

» En outre, M. de Brazza acquit au nom de la France, du Makoko, ou roi des Batéké, le territoire qui s'étend sur la rive droite du Stanley-Pool, entre les rivières Impila et Djoué (Gordon Bennett de la carte Stanley) qui sont distantes de 14 à 15 kilomètres ; on ne dit pas à quelle distance la concession s'étendait à l'intérieur. Pour bien marquer sa prise de possession, il distribua force petits drapeaux tricolores, et laissa pour garder sa conquête trois Laptots (nègres du Sénégal) avec le sergent Malamine. Cela fait, M. de Brazza poursuivit sa route et rencontra Stanley à N'dambi M'Congo (lat. S. 5°5', long. E. G. 14°10'). Celui-ci fut très surpris de voir arriver un blanc du haut de la rivière, peut-être même n'en fut-il pas trop satisfait ; quoi qu'il en soit, il le reçut en ami et lui accorda une généreuse hospitalité.

» Le gouvernement français, par la loi du 30 octobre 1881, a ratifié le traité Brazza-Makoko et par la loi du 10 janvier 1883, alloué une somme de 1.275.000 frs destinés à subvenir aux dépenses de la mission de M. Savorgnan de Brazza dans l'ouest africain. Un navire de l'Etat, le *Sagittaire*, transporta au Congo 150 Laptots ou travailleurs sénégalais et 30 marins de la flotte. M. de Brazza ne tarda pas à les suivre. Tout est donc pour le mieux, et la France



compte une colonie de plus sans qu'il lui en coûte rien. » (1)

On sait aujourd'hui que le complot de M. de Brazza était réglé d'avance. Dans une note remise à la fin de 1879 au Ministre de la marine de France, il expose lui-même son plan : « Le gouvernement belge, y est-il dit, vient d'envoyer au Congo Stanley avec un matériel considérable.... Il suffirait pour réserver les droits de la France (*sic*) d'aller planter le drapeau français au Stanley-Pool *avant que* l'expédition belge ait pu le faire.... Ce serait possible si, pendant que Stanley, obligé de se frayer une route dans un pays difficile, a sa marche ralentie par un matériel considérable et des *impedimenta* nombreux, M. de Brazza partait de la colonie française (du Gabon) sans bagages et arrivait par une marche rapide au-dessus des chutes du fleuve.... La mission de M. de Brazza d'aller planter le drapeau français au Stanley-Pool resterait secrète et ne serait mise à exécution *que dans le cas où il arriverait avant Stanley*. Dans le cas contraire, il *paraîtrait* faire une simple expédition géographique !... » (2)

Nous aurons occasion de revenir sur ces faits en parlant des travaux de l'Association internationale africaine, car ils sont trop mêlés à l'histoire du « Congo belge » pour être passés sous silence.

M. de Brazza est actuellement gouverneur-général du « Congo français. »

---

(1) L. DELGEUR, Extrait de la *Revue des Questions scientifiques*, 1883.

(2) *Mouvement Géographique*, 1887, page 2.

## CHAPITRE IV.

### STANLEY DÉCOUVRE LE CONGO.

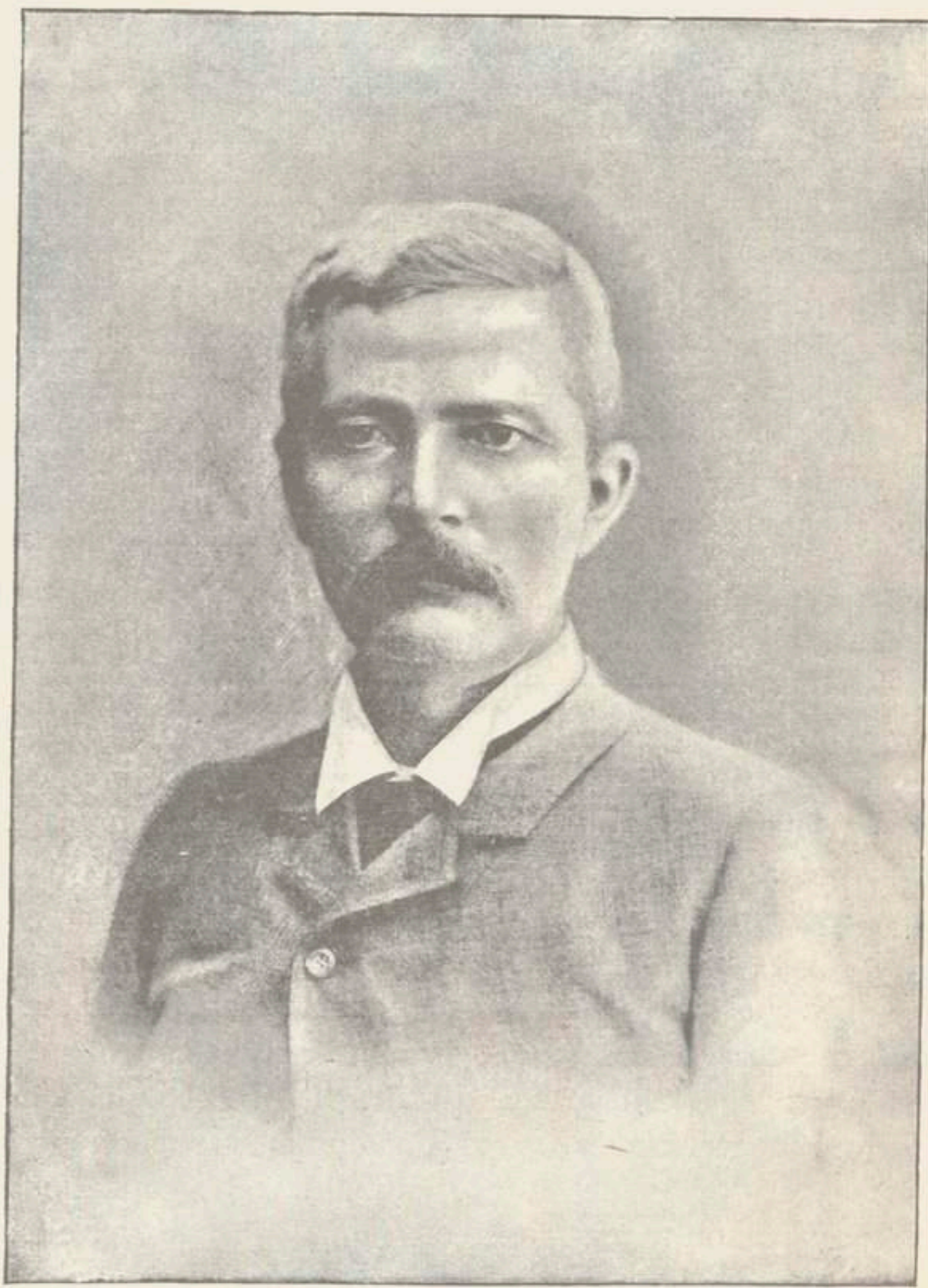
#### RELATION DE SON VOYAGE.

Dans le chapitre précédent, nous avons fait connaître cet explorateur hardi, dont les travaux devaient avoir une si grande influence sur l'avenir de l'Afrique centrale.

Mais un résumé sommaire ne peut faire comprendre ce qu'il a fallu d'audace et de génie pour mener à bonne fin une entreprise comme celle de l'exploration du Congo. C'est pourquoi nous croyons intéressant de céder ici la plume à Stanley lui-même, en extrayant de son magnifique ouvrage intitulé : A TRAVERS LE CONTINENT MYSTÉRIeux (1), quelques passages des plus saillants. Laissant de côté ses recherches dans l'Afrique orientale, nous choisirons de préférence les détails relatifs à l'Afrique occidentale, devenue le « *Congo belge*. » Le lac Tanganika, Nyangoué et les forêts de Manyéma, l'embarquement sur le grand fleuve, les combats contre les cannibales dans les Stanley-Falls, la descente du « fleuve calme », la « grande bataille navale » de l'Arouhimi, le labyrinthe des îles fluviales, le Stanley-Pool, et les cataractes du bas Congo, nous offriront en une série de

---

(1) Nous recommandons la lecture de cet ouvrage de Stanley, écrit de main de maître, à tous ceux qui s'intéressent à la grande question africaine. Une excellente traduction en français, de M<sup>me</sup> Loreau, a été publiée en deux volumes in-8° illustrés, par la maison Hachette de Paris. Prix, 20 francs



HENRY M. STANLEY.

tableaux émouvants les grandes scènes de ce drame en plusieurs actes, et nous feront connaître à la fois la géographie, l'hydrographie et l'ethnographie de cette vaste partie du Continent Noir.

Dans ce chapitre, Stanley parlera seul : notre rôle se bornera à établir en quelques lignes la transition d'un passage extrait au suivant, par un court résumé des pages sautées. Nous débiterons par l'exploration du grand lac Tanganika, qui forme la frontière orientale de l'État du Congo.

**Sur le lac Tanganika.** — « ... L'audacieux petit bateau de construction anglaise, le *Lady Alice*, qui a fouillé toutes les baies et toutes les entrées du *lac Victoria*, franchi sur les épaules d'hommes vigoureux les plaines et les ravins de l'Ounyororo, qui s'est arrêté au bord des falaises du golfe de Béatrice (dans le *lac Albert*), a fait sa trouée dans les papyrus du Nil Alexandra, filé gaiement sur les petits lacs bruns du Karagoué, traversé les plaines inondées de l'Oussagoussi et passé la rivière à crocodiles de l'Ouvinnza, est maintenant sur les eaux bleues du *Tanganika*.

» Il va explorer la barrière de montagnes qui entourent celui-ci, pour découvrir l'ouverture par laquelle s'écoule, ou est supposé s'écouler le surplus de l'eau des rivières qui, depuis un temps immémorial, se versent de tous côtés dans le lac.

» Il a maintenant pour compagnon un canot, épais et lourd mais solide, creusé dans le tronc d'un énorme teck de l'une des gorges boisées du Goma. Ce canot s'appelle le *Méofou* ; il appartient à Mouini Khéri, le gouverneur d'Oudjidji, qui me l'a gracieusement prêté, me disant qu'étant mon ami, il ne me fera pas payer ce service...

» Le 11 juin 1876, le bateau et sa conserve étaient prêts. L'équipage du premier avait été choisi avec le plus grand soin...

» Après beaucoup de poignées de mains, beaucoup de souhaits et de recommandations de prudence, les deux bateaux quittent Oudjidji, hissent leurs voiles et tournent leur proue vers le sud.

» Si en cette occasion, Arabes, Vouadjidji et Voua-ngouana se sont montrés plus démonstratifs qu'à l'ordinaire, c'est parce qu'ils ne croient pas que le *Lady-Alice*, une barque aussi frêle, puisse résister aux lourdes vagues du Tanganika. Avant le départ, ils déclaraient que nous serions tous noyés. Mes compagnons Vouan-

gouana, se moquant de leurs appréhensions, leur racontaient nos brillants exploits autour d'un lac deux fois aussi grand que le Tanganika. Ils renonçaient alors à la discussion et se contentaient de répondre en hochant tristement la tête : « Eh bien ! vous verrez ! »...

» Pendant presque toute la journée du lendemain, nous longeâmes les pentes boisées de l'Oulammbola et les plaines fauves de l'Oukaranga jusqu'au Malagarazi. Le 13, nous rangeâmes les éperons sourcilleux du Kahouenndi, cette côte escarpée et rocheuse, découpée çà et là par des baies aussi calmes que des étangs, et dont les hauteurs sont couvertes de grands bois...

» Le jour suivant, nous cotoyâmes un pays que mon voyage avec Livingstone m'avait rendu familier ; et, à 7 heures du soir, nous campâmes à Ourimmba, à un mille environ au sud-ouest du Louhouadjéri.

» Me rappelant mes succès de 1872, je me mis en chasse le lendemain sur une terre que je regardais avec respect. Je revis l'emplacement de notre petite tente, six pieds carrés seulement, consacrés par le souvenir de relations à jamais brisées.

» Je reconnus l'arbre sur lequel nous avions hissé notre grande bannière rouge et blanche, pour servir de point de repère à la caravane égarée ; je reconnus la plaine où j'avais abattu le zèbre, la place exacte où j'avais tué une belle oie grasse pour notre déjeuner, le pic élané de Kivannga, les montagnes de Toungoué à l'aspect fantastique, la route que j'avais prise — mes souvenirs étaient si présents qu'il me semblait recommencer la vie d'autrefois — rien ne paraissait changé...

**Les Rougas-Rougas.** — » Nous étions plongés dans cette innocente préoccupation, lorsque de sinistres objets nous apparurent — des Rougas-Rougas.

» Aussi mal venus que peuvent l'être des loups, pour le voyageur qui en hiver est seul et désarmé dans une plaine de Sibérie, sont les *Rougas-Rougas*, pour celui qui traverse les solitudes africaines. Quel que soit le motif qui les amène, leur présence annonce la possibilité, la probabilité même d'un conflit sérieux. Bandits sans foi ni loi, exclusivement voués au pillage et au meurtre, leurs mains sont toujours prêtes à répandre le sang.

» Nous parvînmes cependant à les éloigner... Mais dans la nuit, nous reçûmes la visite d'une soixantaine d'entre eux, tous armés de mousquets. Bien que l'heure fut indue et le moment inopportun,

je ne voulus donner prétexte à aucune collision. Grâce à une distribution d'étoffe et à un déploiement d'inépuisable douceur, nous réussîmes à éviter une rupture avec les sanguinaires Rougas-Rougas, et, avant le jour, nous partîmes inaperçus...

**Un village détruit.** — » Le 19, vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes en vue de Kihouéça, village qui, du lac, paraissait avoir une grande étendue. En approchant, nous fûmes frappés du silence qui régnait partout ; la vue d'un troupeau de buffles, qui paissait près du village, nous étonna plus encore.



(Guerriers nègres de l'Afrique.)

» Les guides s'étaient arrêtés là cinq semaines avant, pour faire du commerce avec Pounda, le chef de l'endroit, et ils ne comprenaient pas comment l'apparition insolite de deux bateaux à voiles n'attirait pas tous les habitants sur le rivage.

» Nous résolûmes de chercher la cause de cette abstention. De tous côtés, un silence de mort ; sur la berge et parmi les roseaux qui bordaient le sentier conduisant au village, des vases de terre ayant peu servi, des tabourets, des bâtons, des balais, des gourdes, etc., etc.

Tout cela était de mauvais augure. Craignant un piège, nous revînmes précipitamment à nos barques, où je fis armer trente hommes. Ainsi garantis contre toute surprise, nous regagnâmes le sentier où nous avançâmes avec précaution.

» Comme nous atteignions le plateau sur lequel était le village, nous vîmes un spectacle qui figea le sang dans nos veines : le cadavre d'un vieillard dans un état de décomposition avancée, ayant au dos une large plaie faite par une lance, et près de lui une mare de sang desséché ; la mort devait remonter à cinq ou six jours. Un peu plus loin était le corps décapité d'un autre homme ; puis dans un fossé, les cadavres d'une femme et de trois hommes, dont l'un n'avait plus de membres...

» Nous arrivâmes au village. Les palissades étaient abattues et brûlées. Une cinquantaine de huttes étaient encore debout ; toutes les autres avaient été détruites par le feu. Quelques bananiers calcinés témoignaient de la fureur de l'incendie ; mais en dépit des ruines et des charbons éteints qui couvraient le sol, on ne pouvait mettre en doute la fuite précipitée des habitants ; les objets qui constituent le mobilier des familles indigènes : nattes, lances, gobelets, poterie de cuisine de toute dimension, cannes, massues, paniers, bassins, plats en bois, écopés, etc., étaient disséminés en tel nombre qu'un musée africain en aurait été comblé.

» Des signes évidents prouvaient que cette dévastation était récente : les débris de charpente et de palissade fumaient encore, les foyers avaient conservé leur chaleur et les cadavres n'étaient pas putréfiés. Un chat noir s'élança de l'une des huttes restées debout ; mouvement inattendu, qui dans ce lieu de mort et de vengeance, nous fit tressaillir...

» Pounda, le chef du village, avait, sans aucun doute, provoqué l'ennemi inconnu. Dans l'opinion de Para, cet ennemi ne pouvait être que les Rougas-Rougas de Ndéreh. Nous avions sous les yeux des preuves évidentes de l'énergie de l'attaque. Le village avait été construit en vue d'éviter le sort, qui, en général, attend les petites communes africaines situées dans le voisinage de tribus féroces et guerrières. Il était entouré d'un large fossé, ayant par endroits dix pieds de profondeur et d'une forte palissade avec contrescarpe. L'eau était voisine, le pays découvert, et les niches des tireurs, espèces de tours surmontant l'enceinte, commandaient une vaste étendue de terrain. Une trentaine de crânes blanchis, rangés devant la demeure de Pounda, montrait que ce chef ne manquait pas lui-même de recourir aux extrémités dont ses ennemis avaient usé à son égard. Il en est ainsi dans toute l'Afrique !... »

**Un incendie dans les herbes.** — « Près d'un cours d'eau situé au nord du Kalammboué, endroit où nous avons dressé le camp, nous mîmes le feu aux herbes qui étaient devant nous, pour étendre la perspective. Au bout d'une heure, l'incendie avait escaladé la pente et faisait rage sur la hauteur. Trois nuits après, on le voyait au nord, à quinze milles du point où nous l'avions allumé, briller toujours, flamboyante auréole, au sommet d'une montagne.

» Cet incendie, comme beaucoup d'autres du même genre, explique pourquoi, sur les hauts plateaux de l'Afrique, au milieu d'épaisses forêts, on rencontre tout à coup des clairières étroites, sortes de langues couvertes d'herbes. Sans nul doute, ce sont les projections de larges dénudements causés par de violents incendies. Dans tous les endroits où le sol conserve un excès d'humidité, des herbes, dont la tige est aussi grosse que celle des roseaux, atteignent, pendant les trois mois de la saison pluvieuse, une hauteur de huit à dix, quelquefois de quinze pieds. En mai, ces herbes se dessèchent ; au mois de juin, elles ressemblent à de l'amadou. La moindre étincelle suffit alors pour les enflammer, et le bruit du combat de deux brigades d'infanterie n'excéderait pas celui des craquements et des explosions que produit l'assaut du feu que chasse le vent, feu qui dévore tout ce qu'il rencontre et ne laisse derrière lui qu'un terrain calciné noirci et fendu... »

**La Loukouga, déversoir du lac Tanganika.** — [Le 15 juillet, on arrive à la Loukouga, que Cameron a découverte et qu'il signalait comme le déversoir du lac Tanganika dans le Loualaba (Congo). Stanley pense que la Loukouga joue à l'égard du lac le double rôle d'affluent pendant la saison pluvieuse, et de défluent ou déversoir pendant la saison sèche. Elle est d'ailleurs obstruée de vase, de plantes aquatiques, surtout de papyrus, et il fut difficile aux voyageurs de bien apprécier dans quel sens elle coule. Après une étude approfondie, Stanley conclut ainsi :] —

» Dans le Tanganika, nous avons un lac d'eau douce qui — d'après le témoignage des indigènes, celui des résidents Arabes et l'observation de différents voyageurs — élève son niveau d'une manière constante ; et, dans la Loukouga, nous avons vu les premiers symptômes du débordement qui doit nécessairement se produire. Des bancs de vase de quelques pouces d'épaisseur et une frêle barrière de papyrus forment aujourd'hui le seul obstacle qui s'interpose entre les eaux du Tanganika et leur destinée, dont l'accomplissement se rapproche de jour en jour. Quand le lac aura monté



d'un yard, (moins d'un mètre) il n'y aura plus à l'embouchure de la Loukouga, ni seuil, ni banc de vase, ni radeau herbeux ; les eaux accumulées de plus de cent rivières, se précipitant dans l'ancienne brèche avec la violence du cataclysme, entraineront tous les débris organiques que renferme aujourd'hui la Loukouga et porteront leur tribut puissant au Livingstone. »

[Le 31 juillet, Stanley rentrait à Oudjidji, après une absence de cinquante et un jours pendant lesquels il avait effectué, sans accidents et sans la moindre maladie, une navigation de plus de huit cent dix milles. La côte du Tanganika a un développement total d'environ neuf cent trente milles, soit environ 1500 kilomètres. — Stanley trouve l'épidémie sévissant dans la ville d'Oudjidji ; il se hâte de la quitter pour passer à l'autre bord. De là, il se dirige par terre et par eau, transportant ou trainant son bateau le *Lady-Alice*. — Il est accompagné d'un seul blanc, le jeune anglais Frank Pokock, et escorté de 150 hommes, Zanzibarites et nègres de l'Ouanyamouési et de l'Ouangouana, qui lui servent de soldats et de porteurs. — On voyage par monts et par vaux dans la direction de l'ouest, cherchant à atteindre Nyangoué.] —

**On découvre le Loualaba.** — « Le 25 octobre, du sommet d'une crête peu élevée, nous eûmes tout à coup sous les yeux le point de jonction de la Louama avec le Loualaba. La première semblait avoir, à son embouchure, quatre cents yards de large, le second une largeur de quatorze cents (près de 1300 mètres).

» La vue de ce fleuve magnifique, d'un gris pâle, qui se déroulait avec lenteur, venant du sud 1/4 sud-est, fut saluée par des cris de joie, et nous fîmes halte pour le contempler. Sur l'autre rive, à l'extrémité d'une plaine couverte d'une herbe roussie, s'étendant vers le sud sud-ouest, s'élève le mont Kidjima ; au sud sud-est, à mille pieds environ au-dessus de la vallée, court la chaîne de Louhyé-ya ; à partir de la base de cette chaîne la plaine s'incline vers la rapide Louama...

» Un ravissement profond remplissait mon âme, tandis que je regardais ce fleuve majestueux. Le mystère que la nature cachait depuis tant de siècles, et qui préoccupait le monde scientifique, attendait qu'on le dévoilât.

» J'avais suivi pendant deux cent-vingt milles l'une des sources du Livingstone jusqu'à son embouchure. J'avais maintenant sous les yeux le fleuve lui-même ; ma tâche était de le descendre jusqu'à l'Océan... »

**Rencontre de Tippto-Tib.** — [Le 26 octobre, avant d'arriver à Nyangoué, Stanley fait la connaissance de Tippto-Tib, métis Arabe nègre, riche marchand d'esclaves et d'ivoire, natif de Zanzibar.] —

» ... Le célèbre Hamed-ben-Mohammed, autrement appelé Tippou-Tib, ou, comme le prononcent invariablement les indigènes, Tippto-Tib, était un homme de grande taille, jeune, à barbe noire, aux mouvements prompts et agiles, un type de force et d'énergie. La peau était négroïde, mais la figure intelligente et belle avec un clignement d'œil nerveux et des dents admirables, d'une forme parfaite et d'une blancheur étincelante.

» Il était accompagné d'une suite nombreuse de jeunes Arabes, qui le regardent comme leur chef, et d'une vingtaine de Vouangouana et de Vouanyamouési, qu'il a menés à travers l'Afrique, sur des espaces de milliers de milles.

» De l'air et du ton d'un Arabe bien né, presque ceux d'un homme de cour, il me souhaita la bienvenue au village de Mouana Mammba, et se posa en face de moi sur la natte et le coussin qu'avaient apportés ses esclaves. Un murmure d'admiration, provoqué par l'élégance et la noblesse de ses manières, échappa aux assistants.

» Après l'avoir examiné pendant quelques minutes, j'en arrivai à cette conclusion que j'avais sous les yeux un homme remarquable, le plus remarquable de tous ceux que j'eusse encore rencontrés en Afrique. D'une tenue très soignée, il portait des vêtements d'un blanc sans tache, un fez tout neuf, un riche dioulé pour ceinture, et une dague ornée d'un merveilleux filigrane d'argent.

» L'individu que je viens de décrire était l'Arabe qui avait escorté Cameron depuis le Loualaba jusqu'à l'Outotéra, par 5° de latitude sud et 23° 34' de longitude est. Il n'y avait, conséquemment à Nyangoué, personne qui, mieux que lui, pût me faire connaître la direction suivie par mon prédécesseur.

» Les renseignements qu'il me donna, confirmés, en outre, par Saïd Méozroui et d'autres Arabes, prouvaient suffisamment que le grand problème était encore intact, juste à l'endroit où l'avait laissé Livingstone, lorsque, dans l'impossibilité de continuer sa route, l'illustre voyageur avait quitté Nyangoué pour n'y plus revenir.

» C'était pour l'expédition une nouvelle d'une extrême importance. Nous étions arrivés au point critique de notre voyage ; la destinée dépendait maintenant de la décision que j'allais prendre..»

— [Stanley raconte ensuite les débats de la convention qu'il fit avec Tippou-Tib, et comment celui-ci s'engagea, moyennant 5000 dollars, à l'accompagner avec ses Arabes, depuis Nyangoué, pour faire vers le N.-O. « soixante marches de quatre heures de route. » N'ayant pu obtenir à Nyangoué ni canots, ni même l'autorisation de descendre le Loualaba (Congo), l'explorateur se voit forcé de se diriger par terre à travers les forêts du Manyéma, afin d'atteindre le grand fleuve en un point quelconque en aval de Nyangoué.]—

**A Nyangoué.** — « Nyangoué, (écrit Stanley dans une lettre particulière), est une bourgade arabe et nègre située sur le Loualaba à 4° 16' de latitude sud. Si vous suivez le parallèle de latitude 4° à l'est de l'océan Indien, vous observerez que de là il y a 13 1/2 degrés de latitude, soit 810 milles géographiques. Si vous mesurez la distance de Nyangoué à l'Atlantique, vous trouverez, le long du même parallèle, 15 1/2 degrés de longitude, soit 930 milles géographiques. La moitié orientale de l'Afrique est généralement connue, mais la moitié occidentale était encore entièrement inexplorée. Pour un voyageur arrivant de l'est et aimant à explorer des contrées inconnues, quelle immensité s'étendait là devant moi ! La plus grande moitié de l'Afrique n'était qu'une page blanche, une région mystérieuse peuplée de nains, de cannibales et de gorilles, à travers laquelle cette immense rivière coulait vers l'Atlantique sans profit pour la civilisation. Partout l'obscurité et l'ignorance concernant son cours !

» Quelle était cette crainte vague qui empêchait les explorateurs de s'avancer de ce côté ? Moi aussi je ressentis cette impression, comme si quelque chose d'horrible et d'indescriptible m'attendait. Je pense que ma position m'avait rendu assez indifférent à la vie : sans cela, je ne sais pas si je me serais décidé à m'avancer au devant de ce que je croyais, comme l'avaient cru mes prédécesseurs, être une mort certaine.

» Je ne m'étais pas attendu à entendre des récits aussi terribles sur ces régions du Nord, ni à rencontrer des obstacles tels qu'il devait s'en présenter....

» Aucun de mes prédécesseurs, Livingstone et Cameron, n'avaient pu obtenir des canots à Nyangoué, et je ne réussis point davantage. Les Arabes de cet endroit, qui prétendaient s'intéresser beaucoup à ma sécurité, ne voulaient pas me permettre de partir. Mais mon destin semblait me pousser en avant. J'écoutais les histoires qu'ils me contèrent des caravanes sans nombre qui avaient essayé de

traverser ce pays et qui avaient été massacrées, mais j'avais calculé mes ressources et mesuré mes forces et ma persévérance. Je déclarai aux Arabes que j'avais l'intention d'essayer la chose. J'étais préparé à m'entendre dire que je serais assassiné, mangé ; que mes gens m'abandonneraient, que je rencontrerais des obstacles dont je ne pouvais pas me faire une idée et qu'eux (les Arabes) ne pouvaient pas même entendre parler d'un projet aussi périlleux. Étant préparé, ces avertissements ne me surprirent pas. Le moment était peut-être arrivé où j'allais être assassiné ; il était peut-être impossible de pénétrer dans ce vaste pays barbare qui s'étendait devant moi, mais ce n'était pas un motif pour m'empêcher de tenter cette exploration dangereuse. On aurait pu dire et avec raison : « Mais si vous n'avez pas suivi cette rivière pendant une semaine ou deux, comment saviez-vous qu'il est impossible d'aller plus loin ? »

— « Vous dites qu'il y a des cannibales qui me mangeront. Soit ; mais ils ne peuvent pas me manger avant de m'avoir tué ! — Non, naturellement. — Vous dites qu'ils m'attaqueront. Mais j'ai eu assez de luttes à soutenir dans cette expédition pour ne pas en craindre une nouvelle. J'ai avec moi quelques hommes qui savent ce que nous pouvons faire quand il s'agit de se battre, et nous avons la bonne intention de veiller à notre sûreté et de nous défendre avec vigueur contre tous ceux qui voudraient nous couper la gorge. Etant admis que nous aurons à combattre, qu'y a-t-il encore à craindre ? — Bien des choses, mais vous verrez. »

» Nous avons vu, en effet... » (Lettre datée de Loanda, 5 sept. 1877).

**La forêt du Manyéma.** — « Le 4 novembre 1876, je passai en revue les membres de l'expédition. Ils étaient au nombre de cent quarante-six, et nous possédions les armes suivantes : Vingt-neuf sniders, trente-deux fusils à percussion, deux winchesters, deux fusils doubles, deux révolvers et soixante-huit haches.

» Des soixante-cinq fusils, quarante seulement étaient entre les mains d'hommes sur lesquels on pouvait compter, le reste de la bande se composait de simples *pagasis*, qui auraient mieux aimé devenir esclaves que de combattre pour leur liberté et leur vie. Mais comme porteurs, ils étaient précieux ; des hommes faisant bien leur devoir et fidèles à leurs engagements, lorsque la frayeur ou des influences étrangères ne les poussaient pas à la désertion.

» La bande considérable amenée par Tippto-Tib, dissipa les dernières craintes de mes gens ; et quand je leur eus demandé s'ils étaient disposés à tenir les promesses qu'ils m'avaient faites à Zan-

zibar et au Mouta-Nzighé, ils me répondirent tous par l'affirmative.

» Alors, ce soir, mes amis, leur dis-je, empaquetez vos effets, et demain matin, au point du jour, soyez en ligne devant ma case, tous, prêts à partir... »

» Le lendemain, 5 novembre, nous partîmes de Nyangoué, après avoir gravi une pente élevée couverte d'herbes, et nous eûmes devant nous la sombre muraille d'une forêt qui commençait au bord du fleuve, décrivait une courbe au sud-est, où elle rejoignait des montagnes et se perdait à l'horizon.

» C'est cette immense et impénétrable forêt qu'il faut traverser.

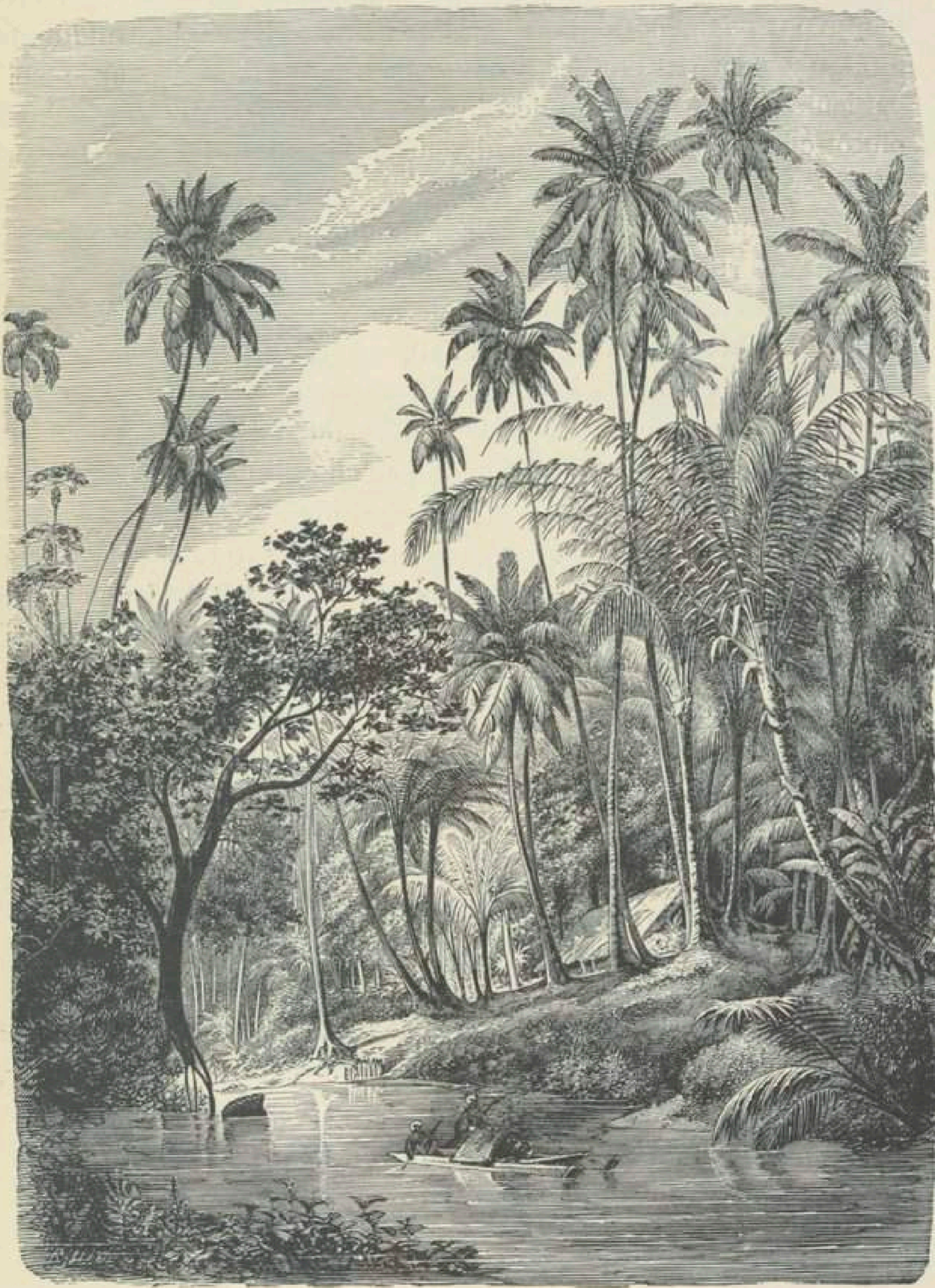
» Mille difficultés : la famine, la maladie, l'hostilité des indigènes peuvent nous empêcher d'accomplir notre dessein ; les obstacles peuvent être plus forts que nous ; mais notre espoir est grand et notre but élevé. Avançons donc, Dieu nous conduira ; notre sort est entre ses mains, qu'il en dispose, suivant sa volonté...

» L'étape du 6 novembre nous fit gagner cette forêt sinistre dans laquelle nous entrâmes, disant adieu au soleil...

» Accoutumés à une marche rapide, nous devions nous arrêter sans cesse, attendre avec patience qu'on pût faire quelques pas. Pendant ce temps là, les arbres nous versaient leur rosée, chaque feuille pleurait sur nous ; et de toutes les branches, de toutes les lianes, de toutes les tiges, l'eau nous arrivait en larges gouttes. Au-dessus de nos têtes, des lits de rameaux enlacés nous cachaient la lumière. Nous ne savions pas si le jour était clair ou sombre, ensoleillé ou brumeux. Nous marchions au milieu d'un faible crépuscule, celui des climats tempérés, une heure après le coucher du soleil.

» Bientôt la piste argileuse devint une boue tenace, d'où à chaque pas, l'eau qu'elle renfermait était lancée sur les jambes du voisin.

» A droite et à gauche, les arbustes du fourré, cette basse classe du monde végétal, s'élevaient à vingt pieds de hauteur. Le sol, terreau d'un brun sombre, formé par l'accumulation tant de fois séculaire des débris de la forêt, et sans cesse abreuvé, constitue une couche chaude d'une puissance prolifique étonnante. Retenue par l'argile sous-jacente, l'humidité nourricière est aspirée par les myriades de racines des buissons et des herbes. Toutes ces plantes, d'une diversité inouïe, qui croissent avec tant de vigueur dans cette ombre tranquille et moite, seraient desséchées par le moindre vent. Mais quelle bourrasque pourrait visiter ces cloîtres ombreux ? La tempête a beau mugir au dehors, un calme absolu n'en règne pas moins dans les profondeurs de cet océan de verdure.



*Forêt de Palmiers, paysage tropical.*

» On n'a qu'à tirer sur un jeune arbre pour savoir que le terrain meuble n'a aucune force de rétention, et que les racines de l'arbrisseau n'ont pas pénétré dans l'argile ; même celles des géants de la forêt n'y sont pas entrées profondément, comme on peut le voir par leurs racines à moitié découvertes ; ils semblent rester debout plutôt en raison de la largeur de leur base que par l'empoignement de la terre.

» A chaque instant nous descendions dans des tranchées où passent des ruisseaux qui vont rejoindre la Kounda et sortent de profondeurs feuillues composées de dattiers, d'amomées, de carpodinées et de phryniées. Il fallait ensuite gravir l'escarpement de la berge à travers la fourrée d'amomes, de bananiers et de figuiers, emmêlés de tiges grimpantes ou rampantes ; nouveau genre de marche qui naturellement n'améliorait pas notre caractère.

» La rosée tomba jusqu'à dix heures, nous frappant sans cesse de ses larges gouttes. Nos vêtements en étaient saturés ; mon casque me semblait chargé de plomb. Comme il ne m'était d'aucune utilité dans cette ombre épaisse, je le remis à l'un de mes porteurs d'armes. J'avais assez du poids de mes habits, de mes guêtres et de mes bottes où l'eau clapotait bruyamment. A l'humidité extérieure, s'ajoutait la transpiration qui exsudait de tous les pores, car on étouffait : la chaude vapeur du sol montait visiblement et formait un nuage gris au-dessus de nos têtes. Le matin, cette buée avait été si épaisse que nous pouvions à peine distinguer le feuillage des arbres qui nous environnaient.

» A trois heures, nous atteignîmes Mpotira, à vingt et un milles de Nyangoué.

» Les porteurs du *Lady Alice* n'arrivèrent que le soir. Fardeaux effroyables que ces lourds fragments de bateau à faire passer, comme autant de charrues, à travers l'épaisseur du feuillage. Nos hommes se plaignirent amèrement de la fatigue ; et en leur faveur, nous nous arrêtâmes à Mpotira.

» On jugera de la nature des épreuves que nous fit subir la traversée de la forêt, pendant les deux marches suivantes, par l'extrait que je donne ici de mon journal.

« 8 Novembre. -- Nord demi-ouest, district de Karinndi ou Kionnga (Ouregga). Marche de neuf milles.

» Une journée affreuse. Bouana Chokka, qui a déjà visité cette région, nous déclare avec orgueil que ce n'est qu'un petit commencement de ce que nous aurons à endurer pendant des semaines. Des

semaines à ramper, à gravir, à plonger ainsi, dans cette jungle humide, enfouis dans ce bois d'une telle hauteur !

» Du faite d'un arbre, situé lui-même au sommet d'une colline, j'obtins une vue oblique de la forêt qui, à notre gauche, descend en vagues irrégulières jusqu'à la vallée du Loualaba. Au delà du fleuve, sur la rive occidentale, je regardai d'un œil avide ce qui me parut être une plaine herbue. Quel contraste avec les bois qui nous enveloppent ! Une scène étrange, vertigineuse, que celle de toutes ces cimes, dont les flots se déroulent sans fin.

» A l'intérieur, l'obscurité est si profonde que je ne vois pas ce que j'écris, en prenant note de la route.

» Campés à trois heures et demie, épuisés par la lutte avec la fourrée inextricable et suffoqués par cette atmosphère. Oh ! pour une bouffée d'air de montagne !...

»... Le 10, nous fîmes halte, pour prendre un repos bien mérité. Nous étions alors dans l'Ouregga, autre pays de forêts.

**La forêt de l'Ouregga.** — « Entourés de leurs bois impénétrables, les Vouaregga ont vécu jusqu'ici dans une réclusion aussi complète que celles des chimpanzés. Cependant leurs villages n'annoncent pas plus de sauvagerie que les autres ; ils se composent de longues rangées de maisons rectangulaires, reliées entr'elles par blocs de cinquante à trois cents yards.

» De Kioussi, une étape de quatorze milles, toujours dans la même forêt, la même jungle, la même atmosphère étouffante, nous conduisit à Mirimo. Nous avons traversé quatre petites rivières, courant toutes à l'ouest, vers le Loualaba, et dont les deux principales se nomment le Rougounsi et la Roumouna. Mirimo est un village populeux et ses habitants sont d'un bon naturel.

» L'Ouregga, paraît-il, occupe une large bande de terrain, orientée nord-est et sud-ouest. Ses habitants ne savent rien des communes adjacentes ; beaucoup d'entre eux n'ont jamais vu le Loualaba, dont ils ne sont cependant pas à vingt milles. Depuis cinq ou six générations, ces gens sont emprisonnés dans leur forêt impénétrable ; et les difficultés de la marche, les dangers qu'ils courraient s'ils ne voyageaient pas en bande nombreuse, les maintiennent dans une ignorance absolue du monde extérieur et empêchent le monde de les connaître...

» Ici, mes Voua-ngouana commencèrent à murmurer hautement, et les porteurs du *Lady Alice*, bien qu'assistés par un relai de douze hommes et précédés d'une escouade de dix sapeurs, devinrent furieux. Je les plaignais de toute mon âme, mais je n'osais pas leur



témoigner trop de sollicitude, de peur qu'ils n'en profitassent pour me demander de revenir à Nyannougoué ou de brûler mon bateau...

» Le 15 novembre, malgré son peu de longueur, l'étape avait été fertile en incidents. Une marche de dix jours dans la bourbe, résultant de la rosée qui tombait des arbres, avait usé mes bottes, et j'avais fait pieds nus la moitié du chemin. Il fallut sortir de la caisse mes dernières chaussures. Franck achevait sa dernière paire, et nous étions à peine au centre du continent. Comment ferions-nous quand cette paire-là serait usée ? question que nous nous posions souvent l'un à l'autre.

» A ce moment, la figure des Arabes et des gens de l'escorte était curieuse à étudier. Le courage de tous s'en allait, à mesure que nous avancions dans ce bois effroyable.

» Dans cette marche du 15, nous rencontrâmes un python de dix pieds de longueur, une vipère verte, une foule de singes noirs à colerette blanche, de petits singes gris et de grands babouins hurleurs. Nous entendîmes la voix du *soko* ou chimpanzé, et nous vîmes le nid de l'un de ces grands singes, établi dans l'enfourchure d'un très haut bombax. Un lémur fut également observé ; les cris perçants et rudes de cet animal rendent la nuit horrible. Le sentier nous présenta des myriapodes noirs et bruns de six pouces de longueur, des scarabées innombrables, et des légions de la fourmi brune, dite *eau bouillante*, nous obligeaient de faire grande attention à l'endroit où nous posions les pieds.

» On se figurera les difficultés de la marche dans un pareil milieu, quand nous dirons que les vingt-quatre hommes portant les sections du bateau mirent un jour entier pour faire cette étape de six milles et furent tellement las que nous dûmes leur donner un jour de repos à Vouané-Kirommbou.

» Le terrible sous bois qui, à l'ombre des géants de la forêt, encombra tout l'espace, était un miracle de végétation. Il se composait de fougères, d'herbes tranchantes, de roseaux, d'orchidées, mêlés à des lianes, à des *ficus elastica* de la grosseur d'un câble, à des acacias, des tamariniers, des vignes folles, des palmiers d'espèces diverses : raphias vinifères, dattiers, élaïs, borassus, rotangs, et cent autres ; inextricable fourré, dont toutes les plantes se disputaient chaque pouce du terrain, d'où elles s'élançaient avec une luxuriance que peut seule donner cette prodigieuse serre chaude.

» Certes, nous avons vu des forêts auparavant ; mais celle-ci devait faire époque dans notre existence, — souvenir d'une amertume à ne jamais oublier. Tout mettait le comble à nos misères,

l'obscurité des lieux, l'humidité pénétrante, l'insalubrité de l'atmosphère, la monotonie de la scène : toujours des branches enlacées, des amas de feuillage, toujours les hautes tiges des arbres, s'élevant d'une jungle éternelle.

» Vers 9 heures du matin, à Vouané-Kirommbou, Tippto-Tib et les Arabes vinrent me trouver dans ma case. Après un long préambule, où furent rappelées les horreurs de la marche, Tippto-Tib m'exprima le désir que notre contrat fût rompu. Il ne voulait pas aller plus loin.

Je sentis que le moment critique était arrivé. Le voyage allait-il se terminer ici ?...»

— [Heureusement à force d'instances et piqué par le sentiment de l'honneur de la parole donnée, Tippto-Tib consentit à continuer la route. Sa défection aurait entraîné celle des autres gens de l'escorte de Stanley.] —

**Arrivée au Congo. L'inconnu.** — « Le 19 novembre, une marche de cinq milles dans la forêt à l'ouest de Kammpounzou, nous fit gagner le Loualaba, par 3° 35' de latitude méridionale, juste à quarante et un milles géographiques de Nyannougoué. Une observation faite dans l'après-midi me donna pour longitude 25° 49' à l'est du méridien de Greenwich (23° 29' du méridien de Paris). Le nom de Loualaba s'arrête ici. Désormais je ne donnerai plus au fleuve que celui de *Livingstone* (1)...

» Au débarcadère de Kammpounzou, le Livingstone avait, d'une rive à l'autre, une largeur de douze cents yards (près de 1,100 mètres). Aucun village ne s'élevant à moins d'un mille de la rive droite, nous nous occupâmes de faire un camp. Ma tente fut dressée sur un terrain herbeux, à dix yards du fleuve ; Tippto-Tib et ses compagnons s'établirent dans les buissons, tandis que les cent cinquante hommes de ma caravane préparèrent l'emplacement de leurs cases, en déblayant le sol autour du débarcadère.

» Derrière le camp, Franck et les chefs de mes Voua-ngouana montaient le *Lady-Alice*. Pendant ce temps-là, je réfléchissais et m'adressais une foule de questions. Comment faire traverser la rivière à une troupe aussi nombreuse ? Quel moment devions-nous choisir pour ce passage ? De quelle manière devions-nous entrer

---

(1) Malgré le désir de Stanley, le nom de « Livingstone » qu'il donna au grand fleuve africain en souvenir du célèbre explorateur écossais, n'a pas prévalu sur le nom plus ancien de « Congo. »

en relations avec les tribus guerrières de la rive gauche ? Quel avenir nous était réservé ? En cas de résistance, quel parti devrais-je prendre ?

» Descendant vers l'inconnu enveloppé de nuages, vers le pays des fables et du mystère, peut-être ses eaux brunes longeaient-elles le pays des anthropoïdes, celui des pygmées, ou des hommes dont parlait Roumanika et qui se font « une couverture de leurs oreilles. » Peut-être, dans les centaines de lieues qu'il traversait, ce fleuve baignait-il des terres peuplées de tribus innombrables, absolument ignorées des autres continents. Peut-être le redoutable Macoco, cité par Biaz, Cada-Mosto et Drapper, avait-il un héritier de son ancien royaume, entouré d'une pompe barbare ! Assurément, pensai-je, quelque chose d'étrange existe dans la vaste étendue qui sépare Nyangoué de la limite extrême de Tuckey, étendue marquée en blanc sur nos cartes !

**Résolution courageuse.** — « Je veux relier ces deux points, me dis-je. Nous avons laborieusement traversé la terrible forêt, lutté énergiquement dans l'ombre. Le courage de mes compagnons s'éteint. Je demande une route. Mais le fleuve puissant, voie lumineuse qui traverse l'inconnu, n'est-il pas la voie que je cherche ? Autour de nous, il y a la matière de milliers de flottes de canots. Pourquoi ne pas en construire ?... »

» Je me levai d'un bond et fis battre le tambour. Tout le monde répondit à l'appel ; Franck et les chefs parurent les premiers. Les Arabes et leur escorte vinrent ensuite. Je finis par être entouré d'une masse compacte de visages attentifs.

» Me tournant vers la foule :

» Arabes, fils de l'Ounyamouési, enfants de Zanzibar, leur dis-je, écoutez mes paroles ! Nous avons traversé la Mitamba de l'Ouregga. Nous avons goûté l'amertume et nos esprits sont abattus. Vous demandez une route où le voyage soit facile ; je cherche un sentier qui conduise à la mer. J'ai trouvé l'un et l'autre. »

— Ah ! ah !... murmures de satisfaction et regards interrogateurs.

— Oui, El hamdoul Illah, (Dieu soit béni) je l'ai trouvé ! Regardez ce grand fleuve. Depuis le commencement du monde, il coule ainsi que vous le voyez aujourd'hui dans le silence et dans l'ombre. Où va-t-il ? A la grande eau où vont tous les fleuves ! A la mer salée que sillonnent les grands vaisseaux, et dont vos amis et les miens habitent les bords. Est-ce vrai ?

— Oui, oui !

— Et cependant, mes amis, ce fleuve si grand, si large, si profond, n'a jamais été descendu par personne, du point où vous êtes jusqu'à la côte où vivent les blancs. Pourquoi ? Parce que c'était à nous qu'il était réservé de le faire.

— Non, non, non !... et hochements découragés de têtes basses.

— Si ! repris-je en élevant la voix ; telle est notre destinée. Cette tâche est la nôtre. Le Dieu unique l'a écrit : ce fleuve sera connu cette année dans toute sa longueur ! Plus de forêts, plus de souffrances, plus de marches pénibles, plus de ténèbres ; aujourd'hui je lancerai mon bateau, et je ne quitterai la rivière que lorsque mon œuvre sera complète, je le jure.

» Et maintenant, Voua-ngouana, vous tous qui m'avez accompagné dans le Tourou, qui avez fait avec moi le tour des grands lacs ; vous qui m'avez suivi à travers l'Ounyorro et jusqu'à l'Oudjidji, comme des enfants suivent leur père, m'abandonnerez-vous ici ? Me laisserez-vous partir seul avec mon frère Franck ? Irez-vous dire à mes amis de Zanzibar que vous m'avez quitté sur cette terre sauvage, me laissant aller à une mort certaine ? Ou bien, vous tous, pour qui j'ai été si bon, que j'ai aimés comme un père aime ses enfants, me garotterez-vous pour m'emmener de force ? Arabes, dites-moi, où sont mes hommes, mes braves au cœur de lion ! Voua-ngouana, montrez-moi ceux qui osent me suivre.

» D'un bond, le patron du bateau, Oulédi, fut à mes pieds, et m'embrassant les genoux :

» Maître, s'écria-t-il, regardez-moi, je suis un de ceux-là, je vous suivrai jusqu'à la mort.

— Moi aussi, cria Katchetché, en même temps que tous les hommes de l'équipage.

— Je savais bien que j'avais des amis, répondis-je. Qu'ils se mettent tous d'un côté, afin que j'en puisse faire le compte. »

» Ils furent trente-huit : quatre-vingt-quinze demeurèrent immobiles. « J'en ai assez, repris-je. Avec vous, mes amis, je gagnerai la mer. » L'assemblée se dispersa et chacun reprit son travail.

» Tippo-Tib, le cheikh Abdallah et Mouini Ibrahim vinrent s'asseoir auprès de moi, voulant me persuader d'être moins téméraire et me faire renoncer à ce projet de descendre le fleuve. Ils voulaient se retirer.... »

[Mais après de longs pourparlers, Tippo et les Arabes restèrent et l'embarquement eut lieu.] —

**Embarquement sur le fleuve.** — « Comme je finissais de

déjeuner, le *Lady-Alice* était à flot et son apparition sur son élément naturel fut saluée par des acclamations bruyantes.

» L'équipage avec Oulédi pour patron, était à son poste ; Tip-po-Tib, le cheikh Abdallah, notre guide. Bouana Abed, Mouini Djoumah, deux interprètes et moi, nous y entrâmes comme passagers. Nous remontâmes la rivière pendant une demi-heure, ce qui nous fit gagner une île située au milieu du courant. A l'aide de ma lunette, j'examinai l'autre rive qui, de notre camp, paraissait couverte d'une épaisse forêt. Je vis alors une trentaine de canots, amarrés à la berge, et distinguai plusieurs maisons parmi les arbres. Des créatures humaines se pressaient en foule au bord de l'eau et observaient tous nos mouvements.

» Nous rentrâmes dans la barque et après avoir gouverné droit à la rive gauche, nous descendîmes, en nous laissant aller au courant. J'avais donné mes instructions à nos interprètes.

» Dès que nous fûmes à portée de la voix, l'un d'eux, s'adressant aux Vouènya, leur dit de regarder l'homme blanc qui venait leur faire visite, que cet homme désirait être leur ami, qu'il avait beaucoup de cauris et ne permettrait pas qu'une banane, une feuille, une simple brindille, leur fut prise sans être payée.

» Les indigènes attachèrent sur moi des regards curieux, et se consultèrent ; puis ils répondirent qu'il n'y aurait entre nous aucune hostilité, si nous faisons l'échange du sang ; que dans ce but, le chef blanc, accompagné de dix hommes, devait se rendre, le lendemain matin, dans l'île, où il serait rejoint par le chef des Vouènya, qui aurait avec lui dix de ses sujets, et qu'après la cérémonie, tous les canots viendraient chercher mes gens pour leur faire passer la rivière.

» Nous allâmes ensuite nous placer en face du village. L'interprète dit aux indigènes, que, comme nous avons débarqué trente hommes dans leur pays, ils feraient mieux de nous aider à passer les autres, ce qui leur serait bien payé. En même temps, je leur jetai un petit sac de perles. Quelques minutes après, ils avaient consenti, et une demi-douzaine de canots, montés chacun par deux hommes, nous suivaient au bivouac. Avec ces six canots et le *Lady-Alice*, quatre-vingts de nos gens furent transportés sur la rive gauche. Encouragés par cet exemple, d'autres canots se présentèrent, et, le soir, tout le personnel de l'expédition entourait joyeusement les feux allumés dans les villages des Vouènyas. »

—[Ce fut le commencement de la navigation sur le grand fleuve.

Mais déjà le lendemain vers l'embouchure du Rouiki eut lieu une attaque violente des indigènes, qui inaugura la série des 32 combats que Stanley eut à soutenir dans ce voyage, surtout sur le haut fleuve, peuplé de tribus franchement cannibales. Ce ne fut que plus tard que Stanley put acheter 20 canots pour transporter tout son monde. Il eut longtemps à supporter mille dangers de la part des populations, ou du fait des maladies, du découragement de ses hommes, de l'abandon de Tippo-Tib, arrivé au terme de ses engagements... De son récit, d'un extrême intérêt, nous citerons les détails relatifs aux incidents de la traversée des Stanley-Falls, qui se trouvent dans les parages de l'Equateur, en aval du confluent de la rivière Léopold, là où eut lieu un grand combat.] —

**Combat au confluent de la rivière Léopold.** — « Le 4 janvier 1877 vers deux heures, nous avancions doucement, prêtant l'oreille pour entendre le bruit terrible des chutes qu'on nous avait annoncées, et longeant la rive droite dont nous n'étions éloignés que d'une trentaine de yards. (Le yard, mesure anglaise, vaut près d'un mètre.) Tout à coup, huit hommes, couverts de grands boucliers, sortirent d'un massif d'arbustes et poussant leur cri de guerre, nous jetèrent des lances de bois. Quelques-unes frappèrent le bateau et y firent des marques profondes ; d'autres volèrent par dessus et tombèrent dans le fleuve. Nous nous éloignâmes aussitôt de la rive et gagnâmes le milieu du courant ; cette manœuvre nous exposa aux regards de la vigilante tribu des Mouna-Ntaba qui, aussitôt, battit ses tambours de guerre, et prépara ses nombreux canots pour une attaque,

» Jusqu'à ce jour, nous n'avions pas vu d'embarcation dont la longueur excédât cinquante pieds ; mais celles qui maintenant se détachaient de la rive ou sortaient de ses courbes étaient monstrueuses. Les gens qui montaient ces énormes canots étaient en grande peinture de guerre : la moitié du corps peinte en blanc, l'autre en rouge, le tout barré de noir et formant un ensemble d'un aspect diabolique.

» Il y avait dans ces canots d'une extrême longueur quelque chose de crocodilien qui était loin d'être rassurant, et les guerriers qui, placés alternativement avec les rameurs, se tenaient debout, paraissaient animés des passions les plus sauvages. Les sons éclatants des trompes que se renvoyaient les deux rives, les battements sonores des tambours, les hurlements poussés en chœur, prêtaient une pompe féroce au combat dans lequel nous allions être engagés.